CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ.

CHARLIEU, EDITEUR
BOULEVART SAINT-MARTIN, 12.

30



VINGT ANS

OU LA VIE D'UN SÉDUCTEUR

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR MM. PAULIN DESLANDES ET CHARLES POTIER

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 1 SEPTEMBRE 1858.

DISTRIBUTION :

LE CHEVALIER D'ESTAING, mousquetaire..	MM. AIMÉ GIBERT.	THOMASSEAU, marchand de vin..........	MM.
LE GÉNÉRAL D'ELBÉE, chef des mousquetaires.	BENA.	PILON, épicier..........................	ÉVARISTE.
SOLIAC, mousquetaire..........................	ASTRUC.	DURANT, tailleur..........................	
MENDEZ, créole..................................	SANSON.	LÉGER, JOSEPH, GERMAIN, domestiques..	
GASTON DE NEUBOURG............................		LUCIENNE DE CLÉMONVILLE..........	Mmes MARIE DUREY.
HENRY DE NEUBOURG } Jeunes gens passant	PERIER.	LA COMTESSE D'ELBÉE..................	MADELEINE.
LUCIEN } pour être les fils de	PERTIN.	FLORA, créole............................	ÉVARISTE.
ADOLPHE. } Séverina.	CH. GOBERT.	1re et 2e femme du faubourg..............	

La scène se passe en 1765.

S'adresser pour la mise en scene à M. Berthollet, régisseur général.

Messieurs les Directeurs de province peuvent supprimer les couplets.

PROLOGUE.

—

Un jardin-pavillon au premier plan à gauche de l'acteur, allée au fond.

SCENE PREMIÈRE.

D'ESTAING, SOLIAC, MENDEZ, FLORA, NOMBREUX INVITÉS.

CHŒUR.

C'est vraiment,
Vraiment charmant
De passer son temps à rire,
Dans la joie et le délire,
Au lieu de subir un châtiment.
C'est vraiment
Charmant.

MENDEZ. Charmant! charmant!

D'ESTAING. Ainsi, vous comprenez combien je vous dois de remerciements pour être venus charmer les ennuis d'un malheureux mousquetaire aux arrêts

SOLIAC. Pauvre chevalier d'Estaing!

TOUS, *riant*. Aux arrêts!

D'ESTAING. Aux arrêts forcés! chez moi; pour quinze jours! Ah! je n'y aurais pas tenu.

SOLIAC. Mais, nous sommes là.

MENDEZ. Monsieur D'Estaing fait plus de cas de la presence de ces dames que de la nôtre, monsieur de Soliac.

D'ESTAING. N'en doutez pas, farouche Mendez. Mais je constate que c'est à vos instances que je dois leur gracieuse visite, et voilà une attention qui me fait plus que jamais votre ami, Mendez.

MENDEZ. Il est vrai que j'ai prié ces dames de venir vous voir.... Mais il est vrai aussi que je n'ai pas eu besoin de les prier longtemps... demandez plutôt à ma femme....

FLORA. Mon mari dit la vérité.... mais vous, monsieur le chevalier, dites-nous au moins

pourquoi l'on vous inflige ces arrêts forcés.

LES DAMES. Oui, pourquoi?

D'ESTAING. Que sais-je?.... On m'a cherché querelle; je suis allé sur le pré, et il n'en a pas fallu davantage pour déchaîner contre moi les foudres disciplinaires du vieux et sermoneur comte d'Elbée, notre cher commandant.

LES DAMES. Oh!

MENDEZ. Ce n'est pas pour cela seulement.

D'ESTAING. Pourquoi encore, monsieur le sauvage?

MENDEZ. M. de Soliac m'a dit le véritable motif.

D'ESTAING, *sévèrement*. Soliac!

(Embarras de Soliac.)

MENDEZ. Ce motif n'a rien que de très-flatteur. (*Aux dames.*) Il s'agit de séduction.

LES DAMES. Ah!

FLORA. De séduction?

MENDEZ. Voyez! cela intéresse vivement ces dames.

FLORA, *à part*. Comme il me regarde!...

MENDEZ. Allons, monsieur de Soliac ... pour elles...., redites-nous cette aventure.

D'ESTAING. Si tu as déjà babillé, mon ami Soliac, autant vaut-il que tu racontes tout. J'aime mieux une bonne vérité dite devant moi, qu'un gros mystère colporté de salon en salon...

SOLIAC. Puisque vous le voulez absolument, suivez-moi jusqu'en Touraine. Entrez avec moi dans un vieux château habité par une famille de notre plus vieille noblesse.... Voyez-vous d'ici une ravissante fleur de son arbre généalogique.... Cette fleur se nomme mademoiselle ..

D'ESTAING. Ne nomme personne.

SOLIAC. Cette belle fleur languit, soupire, attend... elle attend un M. Gaston de Neubourg, noblesse d'hier.... marquis sentimental.... lent à conclure et, il faut le croire, médiocrement adoré de la belle héritière, indignée de ces retards. Que fait notre ami d'Estaing?.... il s'introduit résolûment dans la maison, parlemente pendant quelques soirées, puis, le dieu d'amour le protégeant comme à l'ordinaire, la jeune héritière de Touraine se voit bientôt réduite, pour cacher sa douce défaite, à s'enfuir du château de ses pères et, dit-on, à se réfugier dans un couvent..... voilà toute l'aventure.

(Mouvement.)

MENDEZ. Et monsieur le comte d'Elbée, le puritain de la cour, a porté cette histoire aux oreilles de votre bon roi?

D'ESTAING. Et si M. d'Elbée avait mon âge... et s'il n'était qu'un simple mousquetaire comme moi...

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. M. le commandant comte d'Elbée.

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE D'ELBÉE.

TOUS. Monsieur D'Elbée.

LE COMTE, *lentement à d'Estaing*. Si je n'étais pas votre chef, vous m'auriez adressé déjà une provocation, n'est ce pas?

D'ESTAING. Commandant...

LE COMTE. Je ne me suis jamais battu en duel, monsieur.

SOLIAC. D'Estaing voulait dire que l'on a été bien sévère contre lui pour une simple intrigue d'amour.

D'ELBÉE. Une simple intrigue dont les conséquences sont immenses, monsieur... M. de Neubourg, oh! je cite les noms, car je vois que vous êtes au courant, M. de Neubourg qui aimait mademoiselle de Clémonville s'est marié de dépit, de rage, à une femme qu'il n'aimait pas, quand la victime de monsieur lui a avoué sa faute, quelque temps avant de prendre le voile, la pauvre jeune fille. Ah! tenez, monsieur d'Estaing, ceux qui se font une gloire de porter le déshonneur dans les familles se préparent une terrible fin.

D'ESTAING. Quel est le jeune homme qui n'a pas eu une intrigue?

D'ELBÉE. Une intrigue est déjà chose coupable; mais tant d'intrigues à la fois prennent un autre nom.

D'ESTAING. Monsieur le commandant exagère beaucoup.

D'ELBÉE. Et pourtant je n'ai pas tout dit.

D'ESTAING. Parlez donc, monsieur le comte... J'ai déjà annoncé que je n'aime pas les mystères. En revanche, je ne serais pas fâché que l'on eût quelques preuves sérieuses de ce que l'on avance.

D'ELBÉE. Des preuves!...

D'ESTAING. Oui, monsieur, ce serait fort sage.

D'ELBÉE. Je vais vous en donner une terrible, monsieur. Il y a quelques jours, vous faisiez encore des protestations d'amour à une autre femme.

FLORA, *à part*. O mon Dieu!

MENDEZ, *regardant Flora en riant*. Oh! oh! c'est piquant!

D'ELBÉE. A une autre pauvre femme sur le point de mettre au monde un enfant dont vous étiez aussi le père.

SOLIAC. Ah! une petite ouvrière sans conséquence.

D'ELBÉE. C'est juste... une petite ouvrière peut-elle comprendre ce que c'est que l'amour? l'honneur? Non. C'est juste, et pourtant, voyez le hasard!... la fatalité!... Par exception, cette petite ouvrière, elle avait un cœur! elle comprenait ce que c'est que l'amour et l'honneur. Elle dit donc à M. le chevalier... que vous admirez tous.. messieurs..... Vous m'avez déshonorée; j'étais le seul soutien de ma sœur; la pauvre petite n'a que quatre ans. Eh bien! si vous m'abandonnez, moi et l'enfant qui va voir le jour, je me tue...

SOLIAC. Menace ordinaire et qui n'aboutit jamais à rien.

D'ELBÉE. Et pourtant, celle-ci... oh! mais c'est une exception, vous écrivit lettre sur lettre... Pas de réponse. Oh! vous aviez raison de ne pas en faire... Elle se traîna désespérée à l'hospice; se laissa flétrir du nom de mauvaise mère, car elle y laissa son enfant... Elle vous écrivit une dernière lettre...

D'ESTAING. La dernière...

D'ELBÉE. Qu'elle me chargea, moi votre chef, de vous remettre. Elle pensa avec raison que vous ne pourriez prétendre ne pas l'avoir reçue.

D'ESTAING. Monsieur le comte!

D'ELBÉE, *la lui remettant*. La voici. Tenez, chevalier, vous n'oserez pas la lire tout haut.

D'ESTAING. Est-ce un défi? (*Il lit.*) « 22 septembre 1763. Quand vous recevrez cette « lettre, je n'existerai plus. J'ai voulu éviter « à votre fils le chagrin de connaître un jour « son père et de le maudire. Ma dernière « prière est pour ma sœur. Cette pauvre petite créature de quatre ans, seule au monde, « doit-elle être punie du crime de Constance « Fortier? Je vous la recommande. »

TOUS. Pauvre jeune fille!

D'ESTAING. Ces menaces ne s'exécutent jamais, et je suis sûr...

D'ELBÉE. Hier, Constance Fortier était couchée sur les dalles de la Morgue. (*A part.*) Pauvre petite fille, je ne t'abandonnerai pas, moi!... (*A tous.*) Je vous demande pardon d'avoir assombri votre fête. J'avais à remettre cette lettre à monsieur; sans cela, je ne vous aurais pas troublés.

(Il sort.)

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* D'ELBÉE.

FLORA, *à part*. Pauvre ouvrière! morte!

MENDEZ. Eh bien, pour une peccadille sans conséquence on est triste! (*A Flora.*) Allons, madame, venez chanter. Oh! ma femme a une voix douce, mélancolique...

FLORA, *bas*. Mais, monsieur.

MENDEZ, *bas*. Chantez donc, je le veux.

D'ESTAING. Monsieur Mendez a raison. De la gaîté, mesdames; messieurs, que votre amabilité à tous dédommage le pauvre prisonnier de ses arrêts forcés. (*Offrant le bras à la baronne.*) Madame...

(Tous rentrent dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

D'ESTAING, *seul*.

Est-ce ma faute, après tout, si mon cœur est rempli de passions ardentes. Les femmes, pour peu qu'elles soient jolies, semblent vous jeter un défi; pourquoi affrontent-elles le danger! Et quand elles ont succombé, quand on n'éprouve plus pour elles l'amour que la résistance attisait, elles vous accusent et vous disent: Aimez-moi! A mon tour, j'ai le droit de répondre: Plaisez-moi! N'importe, malgré moi... l'image de cette pauvre Constance Fortier, couchée sur la dalle de la Morgue, la figure sombre et désolée de mademoiselle de Clémonville, enterrée vivante dans un couvent! Je ne suis pourtant pas méchant homme... Allons donc, on m'appelle don Juan! soit! La statue du commandeur viendrait m'inviter à son festin funèbre... Je suivrais la statue du commandeur...

SCENE V.

D'ESTAING, L'INCONNU.

L'INCONNU. Chevalier d'Estaing.

D'ESTAING. Que me veut cet homme?

L'INCONNU. Deux mots.

D'ESTAING. Impossible.

L'INCONNU. Il faut pourtant que vous m'écoutiez.

D'ESTAING. Il faut! c'est original! il faut! (*Saluant.*) Serviteur, monsieur.

L'INCONNU, *se mettant en face de lui*. Vous êtes la première lame des mousquetaires; vos trophées m'empêchaient de dormir; votre réputation me gêne, m'importune. J'ai donc résolu d'en finir avec cette idée fixe. Je veux, en un mot, croiser le fer avec vous.

D'ESTAING, *riant*. Encore un! Monsieur, désespéré, mais d'ici à quinze jours, je ne puis vous faire le plaisir de vous tuer; par ordre de mon commandant, je suis aux arrêts.

L'INCONNU. Désolé, monsieur, de mettre autant d'insistance; mais un devoir impérieux me force à repartir ce soir, si toutefois votre épée me le permet.

D'ESTAING. Mon épée vous le permet pour le moment, car il y a ordre supérieur.

L'INCONNU. Assez, monsieur; vous ne comprenez donc pas que je viens pour vous tuer, ou pour être tué par vous.

D'ESTAING. Vraiment? (*On entend le chant mélancolique de Flora.*) Entendez-vous les préludes? c'est la signora Mendez qui va chanter, et ce serait dommage... Laissez-moi...

(On prélude dans le pavillon.)

L'INCONNU. Ne seriez-vous hardi qu'avec les femmes ?

D'ESTAING, *raillant*. Ah! bien, très-bien, vous cherchez à piquer mon amour propre, c'est adroit. Etes-vous aussi adroit en fait d'escrime?. Quel fut votre professeur?

L'INCONNU. L'expérience et le courage.

D'ESTAING. J'aimerais mieux pour vous le maître d'armes de la compagnie de Noailles.

L'INCONNU. Treve de plaisanteries.. Eh bien! ici sous cette allée sombre qui semble faite pour une rencontre..

D'ESTAING. Sans témoins!

L'INCONNU. Avez-vous pris des témoins lorsque vous avez porte le déshonneur dans une honnête famille.

D'ESTAING. Allons donc!. C'est une vengeance. J'aime mieux cela.. à qui ai-je l'honneur ?...

L'INCONNU. Je m'appelle Gaston de Neubourg.

D'ESTAING. Neubourg!

L'INCONNU. J'étais le fiancé de mademoiselle de Clémonville.

D'ESTAING. Très-bien... oui, je me rappelle ce detail. Mais si je ne me trompe, M. de Neubourg, apprenant la chute de mademoiselle Lucienne de Clemonville s'est marié. Alors, je ne comprends pas votre demarche.

L'INCONNU. Ce que vous ne savez pas c'est qu'on a fait vainement des recherches dans tous les couvents de France, c'est que j'ai la presque certitude que mademoiselle de Clémonville s'est tuée, et qu'alors j'ai resolu de frapper son seducteur J'ai quitté ma femme et mon fils au berceau! Jugez à quel point j'aimais mademoiselle de Clemonville. et je viens vous dire, chevalier d'Estaing, votre vie ou la mienne, pas de retard, pas de témoins. En garde!..

(Le chant continue.)

D'ESTAING. C'est original, un duel avec accompagnement de musique. Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument.

L'INCONNU. Enfin!

PREMIER COUPLET (*voix en dehors.*)

Tout aime dans la nature;
Le zephyr aime la fleur,
L'agneau chérit la verdure;
L'amour... c'est donc le bonheur.
Quand l'instinct de la nature
Est d'aimer sans faire injure;
Pourquoi l'homme dans sa raison
A-t-il créé la trahison?

(L'inconnu présente deux épées; d'Estaing en prend une. Ils croisent le fer.)

D'ESTAING. Vous visez bien au cœur, monsieur.. et l'on chante des couplets d'amour: apres tout cela ne doit pas nous empêcher d'écouter.

L'INCONNU. Vous êtes blessé, monsieur, votre sang coule.

D'ESTAING. Allons donc!. une simple égratignure. (*Il tire de la main gauche.*) Ce n'est pas fini...

La voix dehors.

En naissant on aime sa mère,
Et puis le jeu, puis le plaisir.
On aime enfin, on cherche à plaire
Plus tard, en se sentant grandir,
L'amour est donc de la nature
Un lien qui charme et rassure,
Et qui doit rendre l'âme pure.
Pourquoi l'homme avec sa raison
A-t-il créé la trahison?

L'INCONNU. Ah! blessé à mort!

D'ESTAING. A mort?

(Il se précipite sur lui; on entend des applaudissements.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MENDEZ.

MENDEZ. D'Estaing, venez donc, ma femme se désole de ne pas entendre vos applaudissements, et...

D'ESTAING. Un homme est venu me provoquer.

MENDEZ. Et vous l'avez tué ?

D'ESTAING. Oh! loyalement!.. mais...

MENDEZ. Rentrez, rentrez vite, qu'on ne s'apperçoive de rien, je vais faire disparaître les traces de cet accident...

D'ESTAING. Mais...

MENDEZ. Rentrez donc! don Juan. Ah! vous avez aussi votre commandeur. (*Plusieurs voix dans la coulisse.*) D'Estaing! d'Estaing!

D'ESTAING. Je ne sais quel pressentiment! Le ciel m'est témoin que c'est malgré moi, et pourtant.

SCÈNE VII.

MENDEZ, L'INCONNU, MADEMOISELLE DE CLÉMONVILLE.

MENDEZ, *qui s'est agenouillé*. Ah! son cœur bat encore! Parlez! parlez! qui êtes-vous?

GASTON, *d'une voix faible*. Gaston de Neubourg.

MENDEZ. De Neubourg!

L'INCONNU. Je meurs... J'ai un enfant au berceau.. s'il devient homme... que ce papier.

(Il lui remet une lettre.)

MENDEZ. Ainsi d'Estaing, votre assassin?.

L'INCONNU. Avait deshonoré une femme que...

(Il meurt.)

MENDEZ. Mort!

MADEMOISELLE DE CLÉMONVILLE, *entendant ce dernier mot*. Mort! Je suis arrivée trop tard! mort! (*Elle fait un geste impératif à Mendez qui s'éloigne avec respect, mais l'observe.*) Ce n'est qu'à Gaston mort que Lucienne de Clémonville deshonorée par un autre pouvait dire: Gaston je t'aimais!. Je n'aimerai jamais que toi!. toi et mon fils à qui je sacrifie titres, famille, à qui je devoue ma vie entière (*Mendez se rapproche.*) assassin de Gaston, que Dieu vous pardonne!

MENDEZ. Que Dieu lui pardonne, s'il le veut, le Mexicain ne pardonne jamais... (*On entend des applaudissements des cris.*) Toi! d'abord Flora!. (*D'une voix de tonnerre.*) Flora Mendez!. Chevalier d'Estaing! à toi après!..

(Lucienne est agenouillée auprès de Gaston; les applaudissements redoublent.)

ACTE I.

—

Riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN HUISSIER DE CHAMBRE, VALETS, *puis* SOLIAC.

L'HUISSIER, *à un des valets*. Portez cette somme à l'asile de bienfaisance au nom de M. le chevalier de Mezias. (*Le valet sort, à un autre.*) Eh bien, à la prevôté, pas de nouvelles de ce médaillon que M. le chevalier a perdu?

LE VALET. Aucune, les affiches placardées dans tous Paris; promettent une récompense de 500 francs.

L'HUISSIER. Il suffit. (*On entend du bruit.*) Qu'est-ce?

SOLIAC, *du dehors*. J'entrerai, vous dis-je?

L'HUISSIER. Quel est cet homme que je n'ai pas encore vu à l'hôtel.

SOLIAC, *entrant*. M. le chevalier de Mezias est-il visible?

L'HUISSIER. Je l'ignore.

SOLIAC. Cela veut dire qu'il y est. Annoncez M. de Soliac.

L'HUISSIER. M. de Soliac!..

SOLIAC. Ah! vous avez l'air de me demander mes titres et qualités? Je vais vous les dire. (*L'huissier écoute.*) Je n'en ai pas, je ne fais rien, je suis le plus ancien ami du chevalier. Allez..

L'HUISSIER. Mais....

SOLIAC. Allons donc!...

(Sur un geste impérieux, il sort.)

SCÈNE II.

SOLIAC, *seul*.

Quel dommage qu'on ne puisse plus cravacher ces drôles à volonté. Mais non Ils seraient assez deboutés pour aller se plaindre. Me voilà donc dans l'hôtel de Mezias. Avais-je tort de lui dire aux mousquetaires: Tu as une famille riche. Tu peux hériter un jour ou l'autre. Les circonstances nous ont séparés, et voilà plus de dix ans que je ne l'ai vu. Me reconnaitra-t-il? Oh! oui, quel digne emploi il doit faire de sa fortune! Les diners, les fêtes, les femmes! Tandis que moi, rentier à 1,500 francs bruts, je suis heureux. Si je viens solliciter, ce n'est pas pour moi. Ah! ça, il se fait bien attendre si l'on avait annoncé une jeune et jolie femme, il serait déjà ici.

SCÈNE III.

SOLIAC, MEZIAS.

SOLIA. Mezias.

MEZIAS. Soliac!

SOLIAC, *avec joie*. Je savais bien qu'il me reconnaitrait.

MEZIAS. Je devrais t'en vouloir, dix ans sans te voir.

SOLIAC. Que veux tu? Tu es en activité, je ne t'en blâme pas, mais j'ai mes convictions. J'aime mieux ne rien faire.

MEZIAS. Tu n'avais pas de fortune?

SOLIAC. Comment! je suis riche, de 1500 francs de rentes, j'habite le quartier du Jardin des plantes, je m'y promène tous les jours, c'est comme s'il était à moi; nourri dans une pension bourgeoise à [illegible]0 francs, loyer 300 francs, il me reste 50 francs par mois pour faire le garçon, tu vois que je suis riche.

MEZIAS. Et quel heureux motif t'amène?

SOLIAC. C'est que je suis amoureux.

MEZIAS. A ton âge? vieux fou!

SOLIAC. J'ai cinquante-sept ans, l'âme n'a pas d'âge.

MEZIAS. Et tu te crois aimé? pauvre dupe! à notre âge, on peut être amoureux, mais être aimé? Impossible, on nous prend en pitié, voilà tout.

SOLIAC. Quand on est ainsi que toi, riche en souvenirs.

MEZIAS. Les souvenirs! mon amour a toujours porté malheur.

SOLIAC. Folie.

MEZIAS. Te rappelles-tu cette nuit, il y a vingt

ans environ où un homme brave, loyal, est tombé sous mon épée.

SOLIAC. C'était le temps des duels heureux.

MEZIAS. Heureux! pauvre Gaston de Neubourg! il ne devait pas mourir, car il venait de venger une malheureuse femme....

SOLIAC. Ah! oui, mademoiselle de Clémonville qui s'était retirée dans un couvent.

MEZIAS. On l'a cru d'abord; mais après bien des recherches infructueuses on m'a assuré qu'elle s'était réfugiée à Paris avec son enfant. Un enfant, un fils qui m'eût appelé son père!... Et sais-tu, mon ami, quelle est aujourd'hui ma punition? Cette femme que j'ai trahie, abandonnée! cette femme, je l'aime. Un petit médaillon, un souvenir auquel j'attachais le plus grand prix, car c'était le gage de son premier amour que je méconnus, eh bien! je l'ai perdu... et un pressentiment m'a dit que c'est un malheur qui m'est annoncé par la perte de ce portrait.

SOLIAC. Mais tu deviens d'un sentimental! Ah! mon Dieu! c'est comme moi. Mais je m'adresse à une simple ouvrière..... Foin des grandes familles!

MEZIAS, *amèrement*. Une ouvrière... Rappelle-toi Constance Fortier... sa fin déplorable que je causai.

SOLIAC. Toutes tes conquêtes n'ont pas été si malheureuses. Et la belle Flora, la femme de ce farouche Mexicain?

MEZIAS, *se levant avec effroi*. Soliac, ne me parle jamais de cet homme. Au bout de vingt ans, son nom me glace d'effroi!

SOLIAC. Le nom de Mendez?

MEZIAS. Tais-toi! tais-toi!

SOLIAC. Allons-donc! tu étais brave. (*Mezias est absorbé.*) Allons, tu souffres, Mezias.

MEZIAS. Voyons, parlons de toi, ce doit être plus gai!

SOLIAC. Oh! mon histoire n'est pas lugubre; je crois qu'avec mes 1,500 francs de rentes je serais plus heureux que toi... n'était l'amour que j'ai pour une femme charmante.

MEZIAS. Et tu voudrais encore chercher des aventures. Je ne suis plus ce fou que tu as connu aux mousquetaires. La séduction est un crime qui porte en lui un horrible châtiment.

SOLIAC. Qui te parle de séduire? La femme que j'aime doit avoir quarante ans. Ce n'est pas vrai, elle en a au plus trente. Eh! non! que diable, elle doit avoir plus que cela; elle est mère de trois énormes garçons, qu'importe! on n'a que l'âge que l'on parait avoir.

MEZIAS. Et que voulais-tu de moi?

SOLIAC. Tu es riche, ta fortune est dit-on employée noblement par toi à ne faire que du bien, ne pourrais-tu venir en aide à cette digne femme, adroitement. Jadis nous étions malins pour tromper les femmes; si nous pouvions retrouver un peu de malice pour les obliger; où serait le mal?...

MEZIAS. Tu as raison. Son adresse?

SOLIAC. Rue Mouffetard, 176... Elle se nomme Séverine. Joli nom! Tout en elle me charme, même ses trois grands garçons.

MEZIAS. J'irai la voir, et ta recommandation ne leur aura pas été nuisible.

SOLIAC. Allons, nous perdons un roué qui nous rappelait les Lauzun et les Richelieu, mais nous gagnons un homme de cœur et un ami véritable... c'est tout bénéfice.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VALET, *puis* CLOTILDE.

LE VALET. Madame d'Elbée!

SOLIAC. Madame d'Elbée?

MEZIAS. La veuve de notre ancien commandant.

SOLIAC. Très-bien, une vieille douairière, prêchant toujours morale.

MEZIAS. Tu vas en juger.

CLOTILDE, *entrant*. Bonjour mon ami.

SOLIAC. Malpeste! Ah! si on n'était pas converti.

MEZIAS, *avec une sévérité comique*. Soliac!

SOLIAC. Homme du monde, mon cher. Elle est jeune, la femme de notre vieux commandant.

MEZIAS. Oui, ce fut une adoption, m'a-t-on dit, plutôt qu'un mariage. Permettez-moi de vous présenter M. de Soliac.

CLOTILDE. Soliac? une des brillantes étoiles de la compagnie de Noailles.

SOLIAC. Oh! madame!

CLOTILDE. M. d'Elbée m'a souvent parlé de vous.

SOLIAC. Est-il possible? mon commandant a daigné...

CLOTILDE. Comme d'un excellent militaire.

SOLIAC, *flatté*. Ah!

CLOTILDE. Mais très-mauvais sujet.

MEZIAS. Ne te rengorge pas.

SOLIAC. Nous étions tous taillés sur le même patron.

MEZIAS. Oui, entraîné par les folies de la jeunesse, on commet des actions qui plus tard font le désespoir de l'âge mûr.

SOLIAC. Assez d'idées tristes devant une aussi jolie dame. Je te laisse en te priant de ne pas oublier ma protégée. Une mère de famille, madame, pas si jeune que madame... car madame est... Ah! si on avait vingt ans de moins! C'est bête de vieillir après tout.

AIR.

Pardon, il faut que je vous quitte,
Je vais d'un pas qui devient lourd,
Avec le désir d'aller plus vite,
Où m'attend l'espoir et l'amour.

ENSEMBLE.

Maintenant, il faut qu'il nous quitte,
Il va d'un pas plus lourd,
Avec le désir d'aller bien vite,
Où l'attend l'espoir et l'amour.

SCÈNE V.

MEZIAS, CLOTILDE.

MEZIAS, *il fait donner des siéges*. Ma chère Clotilde, je suis à vos ordres, mettez-moi à l'épreuve, je vous en supplie. Il me serait bien doux que vous devinssiez mon obligée.

CLOTILDE. Mon Dieu, mon ami, je vais peut-être commettre une grave indiscrétion.

MEZIAS. Je vous mets au défi de me demander une chose impossible.

CLOTILDE. Vous avez possédé, lorsque vous étiez aux mousquetaires, un pavillon, m'a-t-on dit, au milieu d'un jardin délicieux.

MEZIAS, *se rembrunissant*. Il y a bien, bien longtemps, je n'ai pas mis, je n'ai pas voulu y mettre les pieds.

CLOTILDE. Voulez-vous le vendre?

MEZIAS. Quoi! vous désireriez?

CLOTILDE. Oh! ce n'est pas pour moi. Un ami de M. d'Elbée, que je ne connaissais que de nom, est revenu à Paris depuis quelque temps et m'a chargée de cette acquisition...

MEZIAS. Et le nom de cet étranger?

CLOTILDE. Il désire ne se faire connaître que lorsqu'il sera certain que vous consentez à...

MEZIAS. Vous tenez...

CLOTILDE. A être agréable à cet homme que M. d'Elbée estimait beaucoup. Quant au prix...

MEZIAS, *vivement*. Que m'importe! (*A part.*) Puissé-je en me défaisant de cette propriété me défaire aussi des souvenirs qui s'y rattachent.

CLOTILDE. Consentez-vous?

MEZIAS. Je vais vous donner mon adhésion par écrit.

CLOTILDE. Oh! merci. Ah! à propos, vous savez que je suis... presque remariée.

MEZIAS. Presque remariée?

CLOTILDE. A un charmant jeune homme.

MEZIAS. Que je connais?

CLOTILDE. Pas encore, mais vous saurez bientôt son nom, et vous l'aimerez pour l'amour de moi.

MEZIAS. Je le veux bien, et je le féliciterai d'avoir la femme la meilleure et la plus jolie.

CLOTILDE. La meilleure, ne vous y trompez pas. Je suis bonne, je le crois, et pourtant je connais la haine.

MEZIAS. Vous?

CLOTILDE. Oh! il y a un mystère dans ma vie, un malheur de famille, une séduction; si jamais je découvrais .. mais je suis folle de parler de cela devant vous, un sage de la Grèce!... Enfin, qu'il vous suffise de savoir que j'ai le droit d'aimer, car je pourrais bien haïr.

MEZIAS. Qu'est-ce donc?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ADOLPHE, VALETS.

ADOLPHE, *aux valets*. Ah! mon Dieu! combien êtes-vous?

AIR : *De quoi, de quoi.*

Rangez-vous en bataille,
Vous allez voir,
J'en ai l'espoir
Comm' je m'en vais vous recevoir.

MEZIAS, *haut*. Qu'y a-t-il?

ADOLPHE.

Allons, défendez-vous,
Un, deux comm' je travaille;
Eh! quoi, vous filez doux,
Qu' ces valets-là sont mous.

UN VALET. On entre pas ici comme dans une halle.

ADOLPHE. Pardié! quand j'entre à la halle, je crie : Haricots, pois, pois verts! ou j'imite les marchandes : Mon petit chéri, frais comme l'œil. Est-ce que j'ai fait ça en entrant, hein?

MEZIAS. Que voulez-vous?

ADOLPHE, *aux valats*. C'est-y le bourgeois? oui, bon, voilà. J'ai trouvé un médaillon.

MEZIAS. Quui!... vous?... donnez, donnez vite...

ADOLPHE. Minute!... faut savoir si c'est à vous.

MEZIAS. Il y avait un portrait de femme.

ADOLPHE. C'est ça, et jolie, même qu'il ressemble. Oh! plus jeune... c'est bien ça. Voilà la chose.

MEZIAS. Oh! merci, mon ami.

ADOLPHE, *aux valets*. Tu entends, valetaille! le bourgeois m'appelle son ami! sortez!

MEZIAS. Je vais aller chercher la récompense promise. Tenez, prenez toujours, pour boire à ma santé, en attendant. Vous permettez, comtesse. (*A part.*) O mon portrait chéri, tu m'es rendu.

SCÈNE VII.

CLOTILDE, ADOLPHE.

ADOLPHE, *regardant ce qu'il a reçu*. Un œuf sur le plat!

CLOTILDE, *riant*. Comment!

ADOLPHE. Oui, une pièce d'or sur un écu de six livres. Le jaune sur le blanc. Est-ce que je viens pour ça?

CLOTILDE, *pensive*. Il est peut-être ainsi, lui, s'il existe.

ADOLPHE. Qu'est-ce qu'elle a donc à me dévisager comme ça, cette belle dame?

CLOTILDE. Votre nom?

ADOLPHE. Dodolphe.

CLOTILDE, *à elle-même*. Adolphe!

ADOLPHE. Est-ce? tiens, je suis gentil, ça s'est vu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Est-ce qu'elle en tient?
Dam' c'est possible avec ma mine
Et mon petit air vaurien ;
De moyenner, je crois qu'il y a moyen,
C'est vrai tout d' même qu'elle m'examine,
Lançons une œillade assassine
Puisqu'elle en tient.

CLOTILDE. Vous avez une mère, mon ami?

ADOLPHE. Et une fameuse, allez.

CLOTILDE, *à elle-même*. Il n'en a pas lui!

ADOLPHE. Belle, bonne, travailleuse et adroite! Elle vous brode des mouchoirs, c'est à se mettre à genoux devant. (*A part.*) Je vais faire l'article à maman Séverine.

CLOTILDE. Ah! elle brode?

ADOLPHE. Oui.. des... comment appelle-t-on ça? des armes, non des armoiries. Y en a-t-il des farces! des merlans sur des fonds de gueule comme elle dit.

CLOTILDE. Ah! elle brode des armoiries? et elle demeure?...

ADOLPHE. Rue Mouffetard. Oh! vous n'avez qu'à demander le nom de Séverine; il est assez connu.

CLOTILDE, *à elle-même*. Séverine! c'est le nom dont M. de Neubourg m'a... (*Haut.*) Dites donc à madame votre mère de passer demain chez moi; voici ma carte.

ADOLPHE. Demain, pas possible. C'est demain le 1er septembre.

CLOTILDE. Qu'est-ce que cela fait?

ADOLPHE. Qu'est-ce que ça fait? c'est demain qu'elle traite ses trois fils...

CLOTILDE. Ses trois fils!

ADOLPHE. Nous sommes trois frères, c'est-à-dire, trois frères, oui, c'est même plus que trois frères; mon pauvre Riri, mon pauvre Cien, cien. L'un s'appelle Henri, l'autre Lucien; je les appelle Riri et Cien, cien.

CLOTILDE, *à elle-même*. Henri... oui, c'est cela. Oh! je suis curieuse de la connaître.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MEZIAS.

MEZIAS. Tiens, mon garçon, voilà le billet de 500 francs.

ADOLPHE. Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! bon, du papier pour envelopper l'œuf sur le plat. (*Il enveloppe les 25 francs dans le billet et le lui donne.*) Voilà.

MEZIAS. Comment! tu refuses?

ADOLPHE. De quoi? je trouve cet objet. Est-ce qu'il m'appartient; vous me donnez de l'argent, est-ce que je l'ai gagné? Je vous rends votre bien. Si vous aviez trouvé mon mouchoir de poche, est-ce que vous me feriez payer pour me le rendre?

MEZIAS, *se fâchant*. Pourtant!...

ADOLPHE. C'est comme ça!

MEZIAS. Eh! bien! reste; je veux faire quelque chose pour toi! (*A la comtesse.*) Voilà par écrit mon adhésion à la vente du pavillon.

MENDEZ. *prenant le papier que Mezias offre à Clotilde.* Merci!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MENDEZ.

MEZIAS. Mendez le Mexicain?

MENDEZ. Eh! quoi! voilà l'accueil que vous me faites, après une aussi longue absence?

MEZIAS. La surprise.... je m'attendais si peu...

CLOTILDE, *riant*. Ah! monsieur Mendez, vous me recommandez la discrétion... je ne vous nomme pas, et c'est vous qui...

ADOLPHE. Ah! ça, vous n'avez plus besoin de moi, je tire mes guêtres.

MENDEZ. Cet ouvrier ici?

ADOLPHE, *choqué*. Qu'est-ce que ça vous fait à vous?

MEZIAS, *avec effroi*. Tais-toi! tais-toi!

ADOLPHE. Tiens... ce crépu...

MENDEZ. Merci, madame la comtesse, d'avoir réussi dans votre négociation. Il se rattache tant et de si joyeux souvenirs à ce pavillon, n'est-ce pas, Mezias? mais il aurait peut-être refusé de me le vendre à moi.

CLOTILDE, *riant*. Vraiment, monsieur Mendez, M. d'Elbée me parlait souvent de vous comme d'un être fantastique! à l'impression que votre vue fait sur M. le chevalier, je suis tentée de le croire.

MENDEZ. Oh! c'est que je connais beaucoup de secrets.

CLOTILDE, *riant*. Oh! je conçois alors que moi qui n'en ai pas...

MENDEZ, *bas*. Vous, vous Clotilde Fortier.

CLOTILDE, *interdite*. Vous savez?...

ADOLPHE. Ah ça! maman Séverine va être inquiète si elle ne me voit pas venir.

MENDEZ. Mademoiselle Séverine? rue Mouffetard, no 176.

ADOLPHE, *étonné*. Vous savez?...

MENDEZ, *à Mezias*. Vous ne me demandez pas des nouvelles de ma femme, Mezias?

MEZIAS. Oh! pardon! je...

MENDEZ, *d'un ton singulier*. Elle fut vingt ans malade; maintenant elle ne souffre plus, c'est pourquoi je suis revenu en France.

MEZIAS. Ce regard...

CLOTILDE. Quoi! vous savez aussi...

MENDEZ, *bas*. Je sais tout; puisque je suis, je vous l'ai dit, sur la trace...

CLOTILDE. De quoi?

MENDEZ, *bas*. D'un grand mystère.

CLOTILDE. C'est vrai!

ADOLPHE, *à Mezias*. Je suis bien content de vous avoir rendu service; vous m'allez, vous; mais ce crépu-là, faudrait pas qu'il m'en dise beaucoup, je... S'il vous déplait jamais... Dodolphe, rue Mouffetard, au quatrième; il y a un loquet à la porte.

MENDEZ. Au revoir, cher Mezias.

CLOTILDE. N'oubliez pas que vous avez en moi une amie..

MENDEZ, *à part*. Pas pour longtemps, je l'espère.

(Ils se dirigent vers le fond.)

MEZIAS, *tombant sur un fauteuil*. Mendez, de retour!

ACTE II.

Carrefour au quartier Mouffetard; boutique de marchand de vin, d'épicier, café, commissionnaire au mont-de-piété, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENDEZ, *consultant ses notes*. A dix ans environ, sorti des Enfants trouvés, arrêté, puis réclamé par une femme nommée Séverine, rue Mouffetard. (*Riant d'un rire strident.*) Ah! ah! ah! don Juan, le commandeur arrive.

L'ÉPICIER, *sort de la boutique et regarde au 1e étage*. Elle n'est pas à sa fenêtre.

MENDEZ. Ah! cet homme! connaîtriez-vous dans le quartier?

L'ÉPICIER. Je connais tout le monde monsieur.

MENDEZ. Un nommé Adolphe Fortier?

L'ÉPICIER. Non, je connais bien un Adolphe, un des fils de Séverine.

MENDEZ, *vivement*. Séverine?

L'ÉPICIER. Et, au fait, elle s'appelle peut-être Fortier, car on ne la connait dans le quartier que sous son nom de baptême. Ah! elle s'appelle Fortier?

MENDEZ, *à part*. Quelle brute! (*Haut.*) vous êtes établi?

L'ÉPICIER. Je suis un épicier, monsieur!

MENDEZ, *à part*. Je m'en doutais (*Haut.*) Cette Séverine, quelle femme est-ce?

L'ÉPICIER. Une femme d'une trente-septaine d'années, au moins, puisque son plus jeune a vingt ans. Eh! bien, vous ne lui en donneriez pas trente; C'est une bien belle femme. Tenez, la voilà avec un espèce de crétin qui ne la quitte pas et que j'ai toujours pris pour un bonnetier retiré.

SCÈNE II.

LES MÊMES SEVERINE, SOLIAC.

SOLIAC, *à la cantonade, criant*. Elle n'est pas faite pour attendre, entendez-vous!

SEVERINE. Mais, monsieur, pourquoi me faire servir avant les autres?

SOLIAC. Elles sont faites pour vous attendre.

SEVERINE. Tout-à-l'heure encore, au marché, vous avez fait crier après moi.

SOLIAC. Qu'on l'ose devant moi!...

MENDEZ, *regardant Soliac*. Cette figure!

SEVERINE. Vous me ferez des ennemis à moi qui tiens tant à vivre sans bruit; d'ailleurs, de quel droit?

SOLIAC. Je vous aime!...

SEVERINE, *avec hauteur*. Assez, vous savez bien que vous perdez votre temps.

MENDEZ, *à part*. Eh! mais c'est l'ancien et digne compagnon du chevalier d'Estung.

SOLIAC. Oh! je vous forcerai bien à m'aimer, j'ai fait encore hier une démarche... car, voyons entre nous, vous n'êtes pas fortunée.

SEVERINE, *fièrement*. Je n'ai jamais rien demandé à personne.

SOLIAC. Que faire donc pour vous? je cherche une querelle depuis ce matin... les femmes aiment les hommes courageux... il faut que je soufflette quelqu'un.

MENDEZ, *observant Séverine*. C'est elle.

SOLIAC. Et! justement, cet homme qui la regarde avec opiniâtreté. (*Allant à lui.*) Monsieur, ça me déplait.

MENDEZ, *avec sang-froid*. Qu'est ce qui vous vous déplait, monsieur Soliac?

SOLIAC. Le Mexicain! Quoi vous n'êtes pas mort!

MENDEZ. Mort! à quoi bon mourir? allons donc! j'aime mieux vivre pour vous servir et vous demander quelques renseignements.

SOLIAC, *étonné*. A moi! (*A part.*) Cet homme me fait froid, je suis comme d'Estaing.

MENDEZ, *à Séverine*. Madame, nous nous reverrons.

SÉVERINE, *à elle-même*. Ce n'est pas la première fois que j'entends cette voix.

MENDEZ, *impérativement*. Venez-vous, monsieur Soliac?

SOLIAC. Je suis à vos ordres. (*Se ravisant.*) Ah! mais cet homme m'impose malgré moi.

SCENE III.

SEVERINE, L'EPICIER.

SÉVERINE, *gaiement*. Eh! que m'importe! c'est aujourd'hui le 1er septembre.

L'EPICIER. Le....

SEVERINE. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a de joie et de bonheur dans ce jour-là.

L'EPICIER, *soupirant*. Ah! mademoiselle!

SÉVERINE, *riant*. Je vais me fâcher. (*Le marchand de vins entre.*) Ah! j'allais chez vous!

LE MARCHAND DE VINS, *tendrement*. C'est trop de bonheur... ah! si vous daigniez...

SÉVERINE, *riant*. Vous aussi, vous savez bien que j'ai passé l'âge des amours.

LE MARCHAND DE VINS.

AIR :

Vous êtes fraîche et ravissante
Comm' du raisin de Fontainebleau.

L'ÉPICIER.

Je vous trouv' blanche, éblouissante
Comm' le sucre le plus beau.

LE MARCHAND DE VINS.

Vous êtes plus belle qu'une bouteille
Ou de Champagne ou de Bordeaux.

L'ÉPICIER.

Je vous trouv' cent fois plus vermeille
Que mes fruits confits en bocaux.
Je vous aime!

LE MARCHAND DE VINS.

Moi d' même.
Ah! cédez aux vœux
D'un amoureux,
Choisissez entre nous deux,
Cédez à nos vœux,
Daignez faire un heureux.

SÉVERINE, *avec hauteur*. Ah! messieurs, cessez de vous moquer! respectez la mère de famille.

L'EPICIER, *vexé*. Une mère de famille... sans mari.

LE MARCHAND DE VINS. Qui n'est pas même veuve.

SÉVERINE. Messieurs, vous me dites des choses dures; vous savez bien que je ne les mérite pas.

LE MARCHAND DE VINS. Vous avez beau dire... c'est que ça y est.

SÉVERINE, *avec autorité*. Assez, messieurs!

L'EPICIER, *interdit*. Ce ton de duchesse!

LE MARCHAND DE VINS. Cet air de princesse!

ENSEMBLE. Bonjour, madame.

(Ils sortent furieux.)

SCÈNE IV.

SÉVERINE, *seule*.

Etre forcée d'entendre ces sots propos, lorsqu'une seule pensée, mes enfants.... Henry sera-t-il exact au rendez-vous? Il n'habite pas Paris, mais il viendra. Lucien, mon Lucien! oh! je réponds de lui. Quant à Adolphe, il est moins distingué que les autres, son cœur est aussi bon. Etre privée de l'un d'eux, mon bonheur serait incomplet. Allons, terminons mon petit festin de famille.

(Elle entre chez le marchand de vins au moment où Henri entre.)

SCÈNE V.

HENRY, *seul*.

Gaiement. Jamais le voyage de Touraine ne m'a semblé si long (*Regardant sa montre.*) Grâce au ciel, je ne suis pas en retard. Bonne mère! je vais donc la revoir.... Mais je ne me trompe pas, elle est là, chez ce marchand; elle s'occupe de nous. Ah! dam! c'est le 1er septembre, le grand jour!.... Mais elle semble contrariée, quelques petits détails de ménage ... Ne la troublons pas dans ses préparatifs (*Il se tient à l'écart et la regarde entrer.*) Que je l'aime, cette excellente femme! chaque fois je me dis : il me semble que j'aime mieux ma mère aujourd'hui que la dernière fois que je la vis, mais demain, je ne l'aimerai pas davantage; c'est impossible ... et à la fois suivante, je l'aime plus encore.

(Musique triste.)

SCÈNE VI.

HENRY, LUCIEN.

LUCIEN, *pensif, sans voir Henry*. Henry! Henry! voilà la première fois que je ne désire pas sa présence, voilà la première fois que je voudrais qu'il ne vînt pas.

HENRY. Lucien! frère!!

LUCIEN. Henry.

HENRY, *gaiement*. Eh bien! ne m'attendais-tu pas? tu as l'air surpris; tu sais fort bien que, même souffrant, je me serais plutôt fait porter, le 1er septembre.

LUCIEN. Cher ami!

HENRY. Adolphe n'est pas, à ce qu'il paraît, arrivé?

LUCIEN. Tu sais comme il est, il se sera arrêté devant les barraques de la Foire, son spectacle favori.

HENRY. Dis donc Lucien, c'est une réflexion que je fais souvent, existe-t-il trois frères d'un caractère plus dissemblable; moi campagnard, j'en ai un peu la rudesse, toi ambitieux....

LUCIEN. Ah! ah! si j'étais comme toi, noble, riche, dans l'avenir!

HENRY. Oui, mais à présent je vis aussi modestement que toi. Tu es ambitieux : cœur inflammable, mais plein de loyauté. Adolphe, gai, insouciant, hardi, querelleur, ouvrier pur sang de Paris, et cependant où pourrait-on trouver un accord plus parfait, une union plus touchante?

LUCIEN. Oh! il faudrait, pour la rompre, des motifs....

HENRY. Des motifs? il n'y en aura jamais.

LUCIEN, *à part*. Allons, il me pardonnera.

HENRY. Montons nous chez notre mère?

LUCIEN. Elle doit être dans son coup de feu, nous l'embarrasserions.

HENRY! Bonne mère! tient-elle à notre tradition du 1er septem. Est-elle heureuse de nous traiter tous les ans tous trois, d'avoir autour d'elle ses enfants! bast, nous montons au risque d'être grondés.

LUCIEN. Non.

HENRY. Tu ne veux pas? restons!

LUCIEN. Henry, je voudrais te faire une confidence.

HENRY. Une confidence d'amour? va, je suis très-complaisant sur ces choses-là.

LUCIEN. Eh bien! oui, depuis que je ne t'ai vu, je suis amoureux fou.

HENRY, *vivement*. Vraiment! est-elle jolie?

LUCIEN. Cette femme, ou plutôt, cette jeune fille, ou plutôt cette veuve . . Oh! tu te moques déjà! oh! je ne ris pas! on doit l'admirer, car c'est un démon d'esprit; l'adorer, car c'est un ange.

HENRY. Et quel est ce phénix?

LUCIEN. Henry, c'est ici que je vais mettre ton amitié à l'épreuve, car je vais avoir besoin de toute ton indulgence.

HENRY. Tu m'intrigues.

LUCIEN. Apprends....

SCENE VII.

LES MÊMES, ADOLPHE, *musique gaie*.

ADOLPHE. *Salutem omnibus*!

TOUS DEUX. Ah! encore de tes mauvaises charges.

ADOLPHE. Vous êtes bien bons, ça ne va pas mal? et moi aussi. Comment va maman?

HENRY. Très-bien. (*A Lucien.*) Achève.

ADOLPHE. Tu as fait un bon voyage?

HENRY. Très-bon. (*A Lucien.*) cette confidence?

LUCIEN. Plus tard (*A part.*) Maintenant, je n'ose plus.

HENRY. Soit, plus tard. Adolphe, arrivé le dernier, à l'amende.

ADOLPHE. Ça y est. (*A Lucien.*) Dis donc, frérot, il croit que je reculerai; jamais! je paie le vin blanc, ça balaye les conduits respirateurs. Entrons chez le marchand de vins.

HENRY, *embarrassé*. C'est que ...

LUCIEN, *à Adolphe*. Ecoute, frère, ce n'est pas fierté, certes, mais tu conçois, on peut nous voir entrer chez le marchand de vins et..

HENRY. Tiens, Lucien, tu vas humilier notre frère, lui faire de la peine. Entrons chez le marchand de vins, puisque....

ADOLPHE. Bon Kiri, mais ça ne me vexe pas, ça me prouve que je suis une grosse brute, c'est vrai. Dans le quartier de la place Maubert, je me disais.... j'ai eu tort, voilà. Moi, ouvrier, v'là l'avantage que j'ai sur vous : pas de préjugés; je ne suis déplacé nulle part, au café comme au cabaret, et je m'en trouve bien. C'est vrai, je remarquais un jour..... c'était dans une grande foule, loin de tout café restaurant et autres; je remarquais de beaux jeunes gens comme vous qui étranglaient la soif; ils me regardaient d'un air piteux. Pas de café. J'avais soif aussi, moi; j'avise un marchand de tisane. Une limonade à deux liards l'ancien! et je buvais d'une main, en faisant ce geste de l'autre à mes jeunes gens. Plus tard, je les rencontre encore; ils crevaient non pas de soif seulement, mais de faim aussi. Pas de restaurant; moi, j'avais aussi l'estomac dans les talons. J'entr'aperçois une marchande de saucissons. Ma sultane, une saucisse, un morceau de lard et deux sous de pain. Et pendant que je dégustais ça avec volupté, je guignais de l'œil mes pauvres jeunes gens, qui me regardaient avec envie; et pourtant l'amour-propre les empêchait d'en faire autant. C'était bête. Si j'avais faim ou soif et que j'aie pas un marchand de vins sous la main, j' fais pas le fier, j'entre au café ou au restaurant, faute de gargot. Je ne veux pourtant pas vous forcer.

Voilà un café, le vin blanc y est plus cher, il y est bien plus mauvais ; c'est égal, je suis à l'amende, je m'exécute.

AIR : *Des Canotiers.*

Dans c' café, d'vant nous, il s'agit d' pénétrer.
Mes amis, donnez-vous donc la peine d'entrer.
La itou!

Vous savez, ça se répète en chœur.

LUCIEN. Mais qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE. Ça exprime tout.

(Il chante.)

A sa bell' quand on veut faire une déclaration
On lui dit tendrement, pour feindre la passion,
La itou.

En chœur, cette fois!

HENRY. Ne le contrarions pas, je vois que la itou est le fond de la langue française.

ADOLPHE. Au vin blanc.

HENRY. Je ne souffrirai pas que tu payes, et...

ADOLPHE. De quoi? de quoi? Adolphe a du comptant, toujours du comptant; il en a encore refusé hier. Figurez-vous .... (*On entend du bruit.*) Tiens! qu'est-ce qu'il y a donc?

LUCIEN. Du bruit, une dispute, comme il y en a souvent dans ce quartier.

ADOLPHE. On va se chiffonner, je vas voir; il y a peut-être à en découdre un peu.

HENRY. Veux-tu bien rester! se battre un jour comme celui-ci!

ADOLPHE. Sans reproche, voilà deux fois que vous me prouvez que je suis une grosse brute; d'ailleurs, il n'y a que des femmes.

HENRY. Des femmes? Oh! pas de danger alors que des coups....

ADOLPHE. Pas de danger! les hommes se disputent, les femmes se battent.... Au vin blanc! *(Ils entrent au café au moment où une douzaine de femmes entrent.)*

(Reprise.)

SCÈNE VIII.

LES FEMMES, *puis* LE MARCHAND DE VINS ET L'EPICIER.

ENSEMBLE.

C'est vraiment épouvantable,
C'est affreux, abominable
De se voir molester.
Faut pouvoir se disputer,
Il faut lui laver la tête
Au savon; qu'elle s'apprête,
Ou ma foi l'on verra
Comment cela finira!

UNE FEMME *en colère.* Je demande deux sous de tabac en carotte, pour mon homme, et on a servi cette princesse avant moi.

UNE AUTRE. A la fontaine, c'est chacune son tour, et l'olibrius qui ne la quitte pas la fait passer la première.

TOUTES. C'est partout la même chose.

LE MARCHAND DE VINS, *entrant.* A qui en avez-vous donc, mes pratiques?

LA PREMIERE. A votre amoureuse.

LA DEUXIEME. A la mère aux trois garçons.

LE MARCHAND DE VINS. Mon amoureuse? je viens joliment de la rembarrer.

L'EPICIER, *entrant.* Une émeute en jupons!

LE MARCHAND DE VINS, *aux femmes.* Oh! n'en dites pas de mal devant l'épicier, c'est son idole.

LA PREMIÈRE, *à l'épicier.* On s'en bat l'œil et on lui dira son fait, et puis après?

L'EPICIER, *criant.* Son fait, à qui?

LES FEMMES. Severine donc!

L'EPICIER. Je viens de lui refuser crédit.

LA PREMIERE. Une pimbêche qui a toujours l'air de vous regarder du haut de sa grandeur.

LA DEUXIEME. Qui vous demande excuse quand elle passe devant vous.

LA PREMIERE. Elle se croit sortie du mollet de Jupiter.

L'EPICIER. La v'là.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SEVERINE, UN HOMME *avec des bouteilles.*

SEVERINE. Au quatrième, monsieur, ayez la complaisance.

LA PREMIERE, *la saluant.* Quand mademoiselle nous invite-t-elle à sa noce?

SÉVERINE, *étonnée.* Je ne vous comprends pas.

LA DEUXIEME. Il n'est pas beau, vous avez un fichu goût, mademoiselle.

SEVERINE. Que me voulez-vous donc?

TOUTES, *riant.* Ah! la duchesse de la place Maubert.

SEVERINE. Qu'est-ce que je vous ai fait?

LA PREMIERE. Ça nous embête que vous ayez l'air de nous regarder comme des rien du tout.

SÉVERINE. Moi? je cherche à être bien avec tout le monde; ne suis-je pas une simple ouvrière (*A la première.*) comme vous?

LE MARCHAND DE VINS. Madame a des enfants, mais elle est mariée.

SEVERINE, *avec reproche.* Ah! monsieur. (*A la deuxieme.*) Vous ai-je jamais outragée, mademoiselle?

L'EPICIER. C'est une demoiselle, mais elle n'a pas d'enfants, elle.

(Toutes vont sur Séverine, qui recule; ses trois fils entrent et se placent au-devant d'elle.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LUCIEN, HENRY, ADOLPHE.

TOUS TROIS. Mere, qu'as-tu?

SEVERINE. Rien, mes enfants.

HENRY, *promenant son regard.* Si quelqu'un s'était permis!!

ADOLPHE. Laisse donc, ça me regarde; il y a deux hommes, tu n'as pas l'habitude de ces sortes de choses-là.

LA PREMIERE. Croient-ils nous faire peur, ces gringalets-là, pour une...

TOUS TROIS. Respect à notre mere...

TOUTES, *saluant.* Nos respects.

LUCIEN. Ah! c'en est trop!

HENRY. Insulter la plus noble des femmes.

LUCIEN. La meilleure.

TOUTES, *ironiquement.* La plus vertueuse!

ADOLPHE, *criant.* Oui, la plus vertueuse.

HENRY, *voulant le retenir.* Ne t'abaisse donc pas jusqu'à leur repondre.

ADOLPHE, *se debattant.* Eh! laisse-moi donc, tu m'embêtes. Je veux leur dire à toutes et aux deux mâles qui sont là, car nous allons jouer ensemble tout à l'heure, nous autres, ce qu'est cette femme qu'ils ont l'air de mecaniser.

(Ici Mendez paraît et observe tout dans un coin.)

SÉVERINE. Tais-toi, je t'en prie, leurs injures ne me touchent pas.

ADOLPHE. Un jour, il y a de cela une onzaine d'années, un garçon avait été trouvé sur la voie publique. Était-ce sa faute? Sa mère s'était tuée et seul, sans guide, sans personne pour le conseiller, il pouvait devenir, tôt ou tard, voleur ou filou. A la prevôté deux fois le président avait dit : Si personne ne veut adopter le jeune Adolphe, je ne me rappelle plus, je ne veux plus me rappeler l'autre nom, nous l'enverrons jusqu'à vingt ans au dépôt..... lorsqu'une femme, aussitôt qu'elle eut entendu prononcer ce nom que je veux oublier, fend la foule : Monsieur le président, confiez-moi cet enfant, je l'élèverai avec toute la tendresse d'une mère. Veux-tu, petit? qu'elle me dit avec une voix!... Non, jamais orgue de Barbarie ne me fit ce plaisir-là. Je vois une jeune femme me tendant les bras. Je me jette dedans en l'appelant en beuglant : Ma mère! et elle m'emmène en me payant un sucre d'orge de deux sous. Le petit vagabond est devenu un bon ouvrier, un peu noceur. Eh bien! jamais un reproche, mais des prieres. Me blâme-t-on? elle m'excuse. Suis-je sans ouvrage? elle me nourrit, me blanchit. Fin finale, ma mère véritable n'aurait pas pu être meilleure. Et on l'insulterait! Houp!! l'un après l'autre. Vous ne bougez pas? je vas vous nettoyer.

SEVERINE. Calme-toi, mon Adolphe, calme-toi.

HENRY. Oui, pas de colere; mais avec la voix du cœur je vous dirai : Savez-vous comment cette femme est devenue ma mère? J'étais en pension à Paris, mes parents habitaient la province. Un jour, j'étais en promenade, jouant avec des écoliers de mon âge. Defié par eux, je veux escalader un mur (l'enfant connait déjà l'orgueil), je m'élance et je tombe la tête la première sur un caillou tranchant. Mes camarades effrayés s'enfuient et me laissent évanoui. Quand je revins à moi, j'avais la tête sur les genoux d'une jeune femme en petite robe de toile et en petit bonnet. Elle étanchait le sang de ma blessure, mes souffrances cessent comme par enchantement. A côté d'elle était un enfant qui me contemplait avec intérêt et déjà avec les yeux de frere. Etes-vous mieux? me dit-elle de sa voix si douce. Oh! je serais tout à fait bien si vous vouliez me permettre de vous appeler ma mère. Le petit, avec effusion, me dit : Frère!! (*A Lucien.*) Tu vois comme je me rappelle ces details. — Quel est votre nom?... — Henry de Neubourg. — Henry de Neubourg! oh! oui, je serai ta mère; oh! oui, Lucien sera ton frère. Que je remerciai Dieu de m'avoir envoyé cette blessure. J'étais déjà entraîné vers ma mère par un charme invincible. Depuis ce temps, elle vint me voir à ma pension, et quand je sortis du collége, elle et son fils me tinrent lieu de ce qui manquait à mon âme, les joies de la famille. — Vous ne l'avez pas vue cette femme qui, pour soigner ses trois enfants, renonçait à tous les plaisirs, à tous les hommages!... Tiens! au fait, tu as raison, Adolphe, on l'a insultée, il faut que ces hommes, au nom de toutes, lui demandent pardon!!

LUCIEN, *à tous.* Mes frères vous ont dit comment ils étaient devenus ses enfants; moi, je le dis hautement et avec orgueil : Mademoiselle Severine est ma...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLOTILDE, MENDEZ.

CLOTILDE, *elle a aperçu Mendez, lui touche l'épaule du doigt et lui dit* : Eh bien!

LUCIEN, *apercevant Clotilde, avec effroi.* Elle! elle ici!! Henry, cache-moi.

HENRY, *étonné.* Qu'as-tu donc?

MENDEZ, *bas à Clotilde.* J'en suis sûr à présent. Adolphe Fortier, le voilà!

ADOLPHE. Eh bien! Ciencien, où qu'il est donc, qu'il leur dise vite, que je les taraude.

CLOTILDE, *allant à lui.* Adolphe... Fortier.

SÉVERINE, *à part.* Fortier!

ADOLPHE, *étonné.* Quoi! c'est vous... pardon, madame, j'ai affaire; d'abord, je ne m'appelle pas Adolphe Fortier, je suis Dodolphe tout

court, ou plutôt Dodolphe Séverin, je m'en fais honneur et gloire.

LUCIEN, *caché derrière Henry.* J'ai rougi de l'appeler mère devant elle, et lui...

CLOTILDE. Voudriez-vous me suivre?

ADOLPHE, *à lui-même.* Me relancer jusqu'ici, elle en tient donc! (*Haut.*) Madame, j'en suis bien fâché, mais c'est aujourd'hui le premier septembre et vous me donneriez gros comme vous...

MENDEZ, *bas à Clotilde.* Venez! l'instant n'est pas propice.

CLOTILDE, *souriant.* En effet, je vois que je suis arrivée à un moment inopportun; que se passait-il donc?

LA PREMIÈRE FEMME. Madame, nous cherchions injustement querelle à une femme qui vaut mieux que nous, à mademoiselle Severine, et...

CLOTILDE, *allant a elle.* Ah! vous êtes?... J'ai souvent entendu parler de vous.

SEVERINE. Par qui, madame?...

CLOTILDE, *bas.* Par M. Henry de Neubourg.

SEVERINE. Par Henry de Neubourg...

CLOTILDE. Adieu, madame, je vous reverrai.

(Elle sort avec Mendez.

LUCIEN. Partie! sans m'avoir aperçu!! Dieu soit loué!

ADOLPHE. Ah! Ciencien, reprenons la conversation que ces etrangers...

UNE FEMME. C'est inutile. Bonne Severine, nous vous demandons excuse.

L'ÉPICIER ET LE MARCHAND DE VINS. Quant à nous...

ADOLPHE. C'est juste, j'ai dit que j'allais vous nettoyer tous les deux. Faites le rond, nous allons rire.

TOUS DEUX. Puisque nous reconnaissons nos torts.

ADOLPHE. A la bonne heure. Nous ne ferons plus de peine à maman?

TOUS. Nous l'aimons tous.

ADOLPHE. Maman Severine, vos trois fils vous attendent.

SEVERINE, *regardant ses trois fils avec tendresse.* Mon Dieu! mon Dieu! conservez-moi mes trois enfants! c'est mon bonheur! c'est ma vie.

TOUS, *s'écrient* Vive madame Severin!

ADOLPHE. Ah! bien! je suis satisfait.

(Tous se découvrent devant Séverine, entourée de ses trois fils.)

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre simple, propre et gaie.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEVERINE, LUCIEN, HENRI, ADOLPHE. (*Ils sont à table, à la fin du repas*).

ADOLPHE. Les trois fils portant une santé à la meilleure des mères! Couplets composes par Adolphe pour la circonstance, l'air est de moi aussi.

PREMIER COUPLET.

C'est les fils de Séverine
Qu'aiment ben leur maman;
Quand ils la voient chagrine,
Ils sont je n' sais comment,
Mais quand sur sa figure
La gaieté s'epanouit,
Cette bonne aventure
Les charme et les réjouit.
C'te maman là
Que voilà
Forme leur cœur à la papa.

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsqu'on fut à l'école,
On en revient souvent,
Croyez-moi sur parole,
Malgré tout, peu savant,
C'est la faute du maître;
Mais elle nous montra
Comment il fallait être
Pour avoir qué qu' chose là.
C'te maman-là
Que voilà
Forma leur cœur à la papa

SEVERINE, *heureuse et émue.* Mes bons enfants, puissions nous, pendant de longues années, nous réunir ainsi tous les quatre, rien que nous quatre, que Dieu ne nous sépare jamais, et lorsqu'il me rappellera à lui, que mes trois fils me ferment les yeux; que mon dernier regard les embrasse tous les trois; qu'ils soient témoins tous les trois de mon dernier sourire.

LUCIEN. Quelle pensée triste, mere, un jour comme celui-ci.

ADOLPHE. Aussi, je demande son jugement : je me nomme président du tribunal. Silence : je vas prononcer l'arrêt : musique lugubre. (*Il imite le trombonne.*) Le tribunal la condamne à trois demi-tasses de plus, qu'elle va nous faire chaud, bouillant, premiere qualite.

SEVERINE, *riant.* Gourmand!

(Elle se lève.)

ADOLPHE. Un instant! je vas l'aider.

AIR : *De sortie.*

J' vas veiller la demi-tasse,
Puis je reviens sans façon
Vous servir tous avec grâce
Comme un véritable garçon.
Pour être sûr de son arôme,
J' vais l' goûter, comptez là-dessus
Au point que de ce charmant baume
Il n'en restera peut-être plus.
J' vas veiller, etc., etc.

SCÈNE II.

HENRI, LUCIEN.

HENRI. Lucien, tu n'as pas ta gaiete ordinaire.

LUCIEN. Et toi, tu es plus gai que de coutume.

HENRI. Et pourtant, c'est peut-être le dernier repas annuel que nous ferons ensemble.

LUCIEN. Que veux tu dire?

HENRI. Tu vas connaître mon secret. Je serai en droit d'exiger que tu me dises le tien.

LUCIEN. Mon secret?

HENRI. Tu connus la mort tragique de mon pere tue en duel : tu m'as souvent vu pleurer de rage de ne pas avoir pu decouvrir son meurtrier.

LUCIEN. Nous aurions été trois pour le punir.

HENRI. Merci, frere! as tu remarqué ce matin un homme aux cheveux grisonnants, un étranger, qui m'a adresse quelques paroles?

LUCIEN. Oui.

HENRI. Cet homme s'est présenté au Neubourg il y a quelques jours; j'etais à rêver à l'heureux instant qui allait nous réunir toutes les quatre. « Monsieur, me dit-il, votre pere fut tué en duel il y a vingt ans. — Oui, monsieur. — J'etais un ami de votre pere, il est mort dans mes bras en me remettant le billet que voici. — Et je lus à genoux ces mots écrits de la main de mon père : « Mon enfant, je vais me battre, punir un homme déloyal, un suborneur... Si je succombe... car le ciel n'est pas toujours juste, ne cherche pas à connaitre mon meurtrier : je ne veux pas te léguer une vengeance. » — Mais il n'en sera pas ainsi, mon pere, je veux connaitre celui qui t'a frappé. — Son nom! son nom! demandai-je avec frénésie. — Je vous le ferai connaitre à Paris. Oh! je suis homme de parole. »

LUCIEN. Henri, si tu te bats, jure-moi que tu n'auras pas d'autre témoin que moi.

HENRI. Toi et Adolphe.

LUCIEN, *avec exaltation.* Et si tu tombais sous les coups de cet homme, tu aurais derriere toi deux frères qui te vengeraient à leur tour.

HENRI, *souriant.* Je vous éviterai ce soin, je l'espere... Continuons mon histoire. Cet étranger me fit mille questions sur ma vie, sur mes liaisons. Je lui contai qu'on avait songé à une alliance entre moi et la comtesse d'Elbee; que ne voulant pas me marier, j'avais chargé mon meilleur ami (c'était toi) de se rendre chez elle et de lui faire connaître mon refus avec tous les égards possibles.

LUCIEN, *à lui-même.* Oui, j'y allai... Oh! cette femme! pourquoi l'ai-je vue? Je n'aurais pas emprunté un nom qui ne m'appartient pas.

HENRI. La comtesse d'Elbee, dit l'étranger, au nom de votre pere, il faut que ce mariage s'accomplisse!

LUCIEN. O mon Dieu!

HENRI. Il ne voulut pas s'expliquer davantage et je vais peut-être être obligé de refaire ce que tu as defait; car je ne doute pas que tu ne te sois acquitté de ta mission. Je t'ai tout dit : fais-moi, à ton tour, cette confidence qui a besoin de toute mon indulgence.

LUCIEN. Henry, pour la premiere fois de ma vie, j'ai commis une action qui me coûte a avouer.

HENRI. A un autre, oui, mais à moi!

LUCIEN, *se jetant dans ses bras.* Henri!

HENRI. Eh! quoi, tu pleures?

SCENE III.

LES MÊMES, SEVERINE, ADOLPHE.

SEVERINE. Lucien pleure?

LUCIEN, *se remettant.* Non, non, mere, non... (*A Henri.*) Plus tard.

ADOLPHE, *entrant.* Voilà le moka!.. le punch est sur le feu... versez! boum...

TROISIÈME COUPLET.

C'est les fils à Severine
Qui sont des grands gourmands,
Qui fouillent dans la cuisine
Pour trouver du nanan.

J'en ferais tant qu'on voudrait de ces couplets-là, quoi! c'est le sentiment qui parle.

HENRI, *à Lucien avec bonte.* Ne t'affecte pas pour une misère; dans tous les cas, tu es pardonne d'avance, tu le sais bien.

ADOLPHE. Si le moka n'est pas bon, ce sera la faute de maman.

LUCIEN, *l'embrassant.* Chère mère!

SEVERINE. A la bonne heure; tu redeviens aimable.

HENRI. Regardez donc, frères, la figure de notre mere, n'est-elle pas celle de l'ange de la bonte?

ADOLPHE. T'as bien bien dit ça, Henry!

SEVERINE. Pourrait-on ne pas être bonne, quand on est aimée par des fils comme vous? Tenez, cette date qui nous réunit chaque année dans cette chambre, si vous saviez combien je

l'attends avec impatience; c'est un baptême de bonheur qui me vient du ciel, et tous les ans je renouvelle le serment que j'ai fait de consacrer mes jours, ma vie entière à votre félicité.

TOUS. Chère mère!

SEVERINE, *les servant*. Mais causons sérieusement. Oh! j'ai à interroger à mon tour, et à gronder peut-être.

HENRY, *à ses pieds*.

Moi, je veux me placer ainsi.

LUCIEN.

A sa droite, je veux me mettre,

HENRI.

Je veux toujours rester ici.

LUCIEN.

Moi, là, si veux le permettre.

ADOLPHE.

Le c gauche, à ce que je vois,
Est libre. Eh bien, je m'en empare.
Côté du cœur, j' le garde comme un avare.

LUCIEN.

Le cœur appartient à nous trois.
(*Ils se groupent.*)

ADOLPHE. Part à trois, le cœur est à nous tous.

SEVERINE. Toi, Henri, tu as du nouveau, tu m'as dit que ce n'était pas en mal, tu vas me conter cela, je suis tranquille de ton côté; toi, Adolphe, quand tu deviendras amoureux...

ADOLPHE. Amoureux! nisco, dit la cantinière; je n'aimerai jamais que toi. (*Il lui prend les mains.*) V'là mon amoureuse, à moi, et pourtant je suis en pourparlers pour faire une malheureuse; ah! mais du grand tralala. Mais me laisser entortiller!. . que le dôme des Invalides me serve de calotte grecque si jamais elle me fait mourir de chagrin.

SEVERINE. Mais toi, Lucien, depuis deux mois tu es triste.

LUCIEN. Tu te trompes, mère, je te jure.

SEVERINE. Ne jure pas; tu es amoureux. Allons, je suis ta meilleure amie; tes frères et toi vous devez n'avoir qu'une seule âme, c'est donc comme si je te parlais à toi seul. Allons... dis... tu aimes?

LUCIEN. Ne me demande pas cela, mère, car si j'avais le malheur d'être amoureux...

SEVERINE. Le malheur!

ADOLPHE. Bêta, va!

LUCIEN. Tu connais mon caractère ardent, passionné; ce n'est pas ici de l'exagération ni une folle exaltation de jeune homme, si j'aimais et si je n'étais pas aimé, j'en mourrais.

SEVERINE. Veux-tu bien te taire, méchant enfant. Dans tous les cas, ne trompe jamais une femme, car à ton âge tromper cela flatte l'amour-propre, et on ne réfléchit pas que, pour un moment d'orgueil satisfait, on cause le malheur de toute une existence... Votre caprice passé, vous volez à d'autres amours, et la malheureuse fille abandonnée ne pouvant tromper un honnête homme qui voudrait unir plus tard son sort au sien, s'étourdit. La pente est rapide, et telle qui aurait fait une honnête femme roule dans une fange dont la surface est quelquefois séduisante, mais dont le fond n'est que boue, misère et hôpital.

LUCIEN. Qu'as-tu donc, mère?

SEVERINE. Il y en a bien qui acceptent avec courage les graves conséquences d'une faute, qui expient par un repentir de toute une vie, par une abnégation de tous les instants, un éclair d'erreur, mais ces femmes-là sont rares; aussi, Lucien, je te le répète, aime et ne séduis jamais!

LUCIEN. Je veux me faire aimer pour moi-même, et...

SEVERINE. Oh! on t'aimera... Qu'on t'aime, car tu as dit, d'un air dont je suis encore effrayée: je mourrais!... Ce mot m'a fait froid. Eh bien! et moi donc? Quoi, si une coquette te repoussait, tu m'oublierais? Oh! les vilains enfants! il ne penserait plus à sa mère!... Et quelle est ma rivale dans ton cœur?

LUCIEN. Oh ta rivale!

SEVERINE. C'en est toujours une... Où en es-tu de tes amours?

LUCIEN. Je n'en sais trop rien, c'est ce qui me tourmente... aussi, si... tu voulais... aujourd'hui... j'irais... un moment; oh! rien qu'un moment auprès d'elle.

SEVERINE, *tristement*. Aujourd'hui... ah!

HENRI et ADOLPHE. Aujourd'hui!...

LUCIEN. C'est mal, très-mal, je le sais... (*On entend quelque chose tomber.*)

ADOLPHE. Bon... v'là le punch qui danse la polka dans le charbon!

SEVERINE. Je vais réparer le dommage.

ADOLPHE. Reste donc, je vas mettre la main à la pâte et rafistoler tout ça.

LUCIEN, *priant*. Eh bien! je ne vous demande que quelques minutes pour me tranquilliser, et après ça je vous promets d'être tout entier à notre réunion.

SEVERINE, *tristement*. Dépêche-toi, alors.

ADOLPHE. Tant pis pour toi, si tu ne viens pas, je bois ta part (*Criant*). Au fourneau, le punch versé dans les cendres!! voilà! boumm!

LUCIEN, *à part*. Courons chez Clotilde... (*Haut.*) A bientôt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

HENRI, SEVERINE.

SEVERINE. Oh! les ingrats! les ingrats! Voilà la première fois qu'un de vous, le 1er septembre...

HENRI. N'en veux pas à mon frère, mère; on peut être amoureux et ne pas t'aimer moins.

SEVERINE. Que tu es bon! mon Henri, tu excuses toujours; aussi je t'aime!... Et Lucien; dam! je suis sa mère, sa vraie mère... Comment ne pas aimer le gai, le franc Adolphe?... Mais toi, mon Henri, je t'aime, vois-tu, à en rendre jaloux mes autres enfants... je crois voir ton père.

HENRI. Tu ne l'as jamais connu.

SEVERINE, *se remettant*. D'après ce que tu m'en as dit.

HENRI. Oui; s'il t'avait vue, j'en juge par moi et sur tout ce qu'on me rapportait de son caractère, il t'aurait aimée comme je t'aime.

SEVERINE, *pensive*. Il m'aurait aimée. (*A part.*) Oui, d'un de ces amours qui coûtent la vie; pauvre Gaston! (*Haut.*) Mais je perds le fil de mes idées. Voyons, on nous laisse seuls, on nous abandonne, profitons-en. Qu'as-tu donc à m'apprendre?

HENRY. Je vais me marier.

SEVERINE. Allons, encore un amour! Ainsi tu vas te marier?

HENRI. Si tu le permets, toutefois!

SEVERINE, *riant*. Ah! ça dépendra avec qui? On te propose, il y a quelques mois, une grande dame... tu refuses... tu charges Lucien...

HENRI, *riant*. De la rupture. Eh bien! c'est cette même grande dame. Un ami de mon père est venu au château et m'a dit: « C'est au nom de M. de Neubourg, que je vous supplie de conclure ce mariage. »

SEVERINE. Au nom de ton père, Henri, il faut obéir.

HENRI. Puis il m'a dit... (*S'arrêtant*). Oh! ne lui avouons pas qu'il m'a promis de me faire connaître .. Pauvre femme! la crainte de me voir les armes à la main la ferait mourir; les duels ne sont pas heureux dans notre famille.

SEVERINE. Il t'a dit?...

HENRI, *riant*. Non, il voulait que ma première visite à Paris fût pour madame d'Elbée. Dam! il ne sait pas qu'il y a dans Paris une femme à qui est due ma première visite. Madame d'Elbée, je ne la connais pas.

SEVERINE. Ce qui ne vous empêche pas, monsieur, de..... Quelle est cette dame que tout à l'heure, dans la rue!...

HENRI. Je ne l'avais jamais vue...

SEVERINE. Tu mens, elle m'a dit que tu lui parlais souvent de moi.

HENRI. Je te jure que c'est la première fois...

SEVERINE. C'est singulier! Henri, va à l'instant chez madame d'Elbée.

HENRI. Pourquoi?

SEVERINE. Quelque chose me dit que c'était cette dame...

HENRI. Un autre aurait donc osé?...

SEVERINE. Je ne sais... nous verrons.

HENRI. En effet, cet homme qui l'accompagnait et que j'avais déjà vu au Neubourg...

SEVERINE. Qu'y venait-il faire?

HENRI. Tu le sauras plus tard. Oui, tu as raison, j'y vais.

SEVERINE. Mais tu reviendras?

HENRI. Tout de suite. Adieu!

SEVERINE. A tout à l'heure! (*Henri sort.*)

SCÈNE V.

SÉVERINE, *seule, marchant avec agitation.*

Il va m'arriver quelque chose aujourd'hui, je le sens; ce nom de Fortier répété plusieurs fois; cette femme qui prétend qu'Henri lui a parlé de moi et qu'Henri ne connaît pas; mon fils qui pour la première fois me quitte. — Non! Dieu ne peut m'en vouloir. Qu'ai-je à me reprocher? Lucien, si je t'ai laissé croire que tu étais le fils d'une simple ouvrière, c'est que j'ai su que ma noble famille, un moment sur mes traces et soupçonnant la naissance d'un enfant, avait déclaré que jamais un bâtard n'entrerait dans la famille des Clémonville, et je te sais le cœur si haut placé!... N'importe, c'est comme une plaque de plomb que j'ai là... Oh! chevalier d'Estaing, si vous existez encore, je vous plains, car vous avez fait bien des malheureux!

SCÈNE VI.

SEVERINE, MEZIAS

MEZIAS. Voilà bien l'adresse que Sohac m'a remise. Voyons par moi-même si sa protégée est digne de son intérêt.

SEVERINE. Que me veut cet étranger?... Monsieur...

MEZIAS. Madame, un de mes amis s'est présenté chez moi, M. Sohac.

SEVERINE, *avec effroi* Cette voix!... C'est lui... ô mon Dieu!... viendrait-il me reprendre mon Lucien?... Nous allons voir.

MEZIAS Il m'a parlé de votre courage au travail... (*Severine s'est placée devant lui avec résolution et le regarde avec fixité*) Oh! vision incessante, me poursuivras-tu toujours?...

SEVERINE. On vous a parlé de mon courage au travail? C'est vrai, monsieur.

MEZIAS. Mademoiselle de Clémonville!... Oh! non, ce n'est pas possible... le rejeton d'une de nos plus nobles familles dans ce réduit, sous ses vêtements!...

SEVERINE, *à elle-même*. Pas de faiblesse, Séverine; mademoiselle de Clémonville n'existe plus.

MEZIAS, *troublé*. Pardon, madame... une ressemblance... Vous êtes bien... cette ouvrière que M. Sohac?...

SEVERINE, *froidement*. J'ignore ce que M. Sohac a pu dire de moi à un homme comme

vous... quel rapport peut exister entre une pauvre ouvrière et... vous?

MEZIAS. Encore cette voix!... ô mon Dieu! mon Dieu!... Pardon, madame, l'émotion... je me soutiens à peine. (*Séverine va froidement lui présenter une chaise; il s'assied.*) Madame, il y a bien longtemps... (*Séverine le regarde fixement.*) il y a bien longtemps... Ce regard froid et sévère... non, ce n'est pas elle.

SÉVERINE. J'écoute... j'attends, monsieur.

MEZIAS. Il y a bien longtemps... un séducteur... oh! il fut bien coupable envers une jeune fille de haute naissance...

SÉVERINE, *froidement*. Que peut me faire cela, monsieur?... Qu'y a-t-il de commun entre une jeune fille de haute naissance et moi, ouvrière du quartier Saint-Marcel?

MEZIAS. Pauvre Lucienne de Clémonville... si tu savais que je t'aime toujours... pauvre Lucienne!

SÉVERINE, *à part, pleurant*. Oh! oui, pauvre Lucienne!

MEZIAS. Un enfant fut le fruit de sa séduction...

SÉVERINE, *avec exclamation*. Il sait donc!... (*Se remettant et froidement.*) Cet homme avait rendu sa victime mère, et il l'a abandonnée; il était doublement lâche, monsieur!

MEZIAS. Il ne le le sut que plus tard... lorsqu'il apprit que la malheureuse jeune fille était morte... où? il n'avait jamais pu le découvrir.

SÉVERINE, *froidement*. Puisqu'elle est morte, cette femme, à quoi bon parler d'elle?

MEZIAS, *la regardant*. Morte! je l'ai cru jusqu'à présent... mais... en ce moment... Lucienne! est-ce vous?...

SÉVERINE. Lucienne?... je ne vous comprends pas...

MEZIAS. Tenez, madame, je dois vous paraître insensé... oui... cet homme, c'est moi... Oh! j'eus bien des fautes de jeunesse à me reprocher... et maintenant que les titres, les honneurs pleuvent sur moi, je suis bien malheureux... car j'aime aujourd'hui un fantôme qui me fuit... devant moi une femme qui me fuit, qui refuse de me connaître, de me pardonner.

SÉVERINE, *à part*. D'Estaing, tu veux encore me tromper, m'arracher mon fils peut-être!...

MEZIAS. Mais, pardon! je vois que je me suis trompé... Non, jamais Lucienne de Clémonville n'aurait eu le triste courage de laisser souffrir le père de son enfant.

SÉVERINE, *à part*. Elle l'aura pourtant. (*Haut.*) Bref, monsieur, que me voulez-vous?

MEZIAS. Voilà!... C'est toujours pourtant bien son regard... (*Suppliant.*) Lucienne!...

SÉVERINE, *à part*. Malgré moi, je me sens émue!...

MEZIAS, *au désespoir*. Ah! Gaston de Neubourg, ce n'est pas toi qui devais mourir.

SÉVERINE, *avec force à part*. Gaston de Neubourg! oh! ce nom me rend le courage!

MEZIAS, *suppliant*. Lucienne!... si c'est vous... parlez...

SÉVERINE, *avec emportement*. Eh! monsieur, me direz-vous enfin ce que vous venez faire ici?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE. Qu'est-ce qu'il y a donc? Tu te fâches, maman?

MEZIAS. Sa mère!...

SÉVERINE, *avec emportement*. Non, non, rentre, mon Adolphe... rentre... je le veux.

ADOLPHE. Est-ce que monsieur?... Tiens, c'est l'homme au médaillon.

SÉVERINE. Tu l'as déjà vu, monsieur.

ADOLPHE. Oui, hier, et je lui [illegible] (*A Mezias.*) [illegible] pour le crêper que vous venez? Je ne me dédis pas, vous me plaisez, il me déplaît; vous n'avez pas oublié l'adresse... suffit! On va le recrêper un peu plus... Mais c'est égal... si vous faisiez quelque chose à maman!

SÉVERINE, *avec force*. Adolphe! quoi qu'il arrive, ne fais jamais rien à cet homme; il est sacré pour toi!

MEZIAS. Cet élan!... Lucienne!...

SÉVERINE, *se remettant*. Eh! bien! j'ai toujours recommandé à mon fils d'éviter toute querelle... Qu'y a-t-il d'étonnant à ça?

MEZIAS, *avec transport*. Quoi! cette femme que j'ai crue morte! quoi! cet enfant que je pleurais!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *avec joie*. Mère, je reviens tout de suite, tu le vois... je l'ai vue... ah! mais je n'ai pas voulu rester, je savais que tu m'attendais. Je lui ai dit : à demain! (*A part.*) Demain, Henri, tu m'auras pardonné d'avoir emprunté ton nom.

MEZIAS. Quoi! ce jeune homme...

SÉVERINE, *avec fierté*. C'est mon fils, monsieur...

LUCIEN, *l'apercevant*. Un étranger?

ADOLPHE, *à Lucien*. Oui, j'y avais fait des offres de service pour un frise qui ne me botte pas et... (*A Mezias.*) C'est mon frère, monsieur... c'est Lucien.

MEZIAS. Lucien! ce rapprochement de nom!

SÉVERINE, *prenant Lucien dans ses bras*. Tu aimes bien ta mère, pas vrai? (*A Mezias.*) Oh! un homme de quelque rang qu'il soit viendrait lui dire : Je suis ton père! viens avec moi... Il ne me quitterait pas!...

LUCIEN. Qui oserait me nommer son fils?... Tu fus abandonnée, mère, par un homme... il est mort. Tu n'as jamais voulu que je le maudisse, que Dieu ait pitié de son âme! Mais, s'il vivait encore, s'il voulait m'arracher à ta tendresse, m'offrirait-il tous les trésors de la terre, je lui dirais : Gardez vos richesses... Dieu m'a donné un plus grand trésor... le cœur de cette femme!...

SÉVERINE, *avec transport et regardant Mezias*. C'est mon fils, monsieur! c'est mon fils!

MEZIAS. Mes idées se heurtent, se confondent... J'ai peine à comprimer le battement de mes tempes!

ADOLPHE, *à Lucien*. Dis donc, j'y comprends rien. Cet homme n'a pas l'air de plaire à maman, et puisqu'elle me dit : il est sacré pour toi... s'il disait quelque chose qui plût pas à notre mère, je ne répondrais de rien; il ferait mieux de s'en aller.

LUCIEN, *souriant*. Monsieur, mon frère, le meilleur des cœurs, mais...

MEZIAS, *le regardant et lui prenant les mains*. Oh! laissez-moi, jeune homme, vous regarder à mon aise... j'éprouve en vous voyant...

SÉVERINE, *avec un emportement sauvage*. Viens! Viens donc, Lucien!... (*Bas.*) Je suis jalouse!...

LUCIEN, *riant*. Qu'as-tu donc, mère? ce monsieur me regarde avec une bonté... Je me sens attiré vers lui...

SÉVERINE, *le prenant*. Je ne veux pas, non, entends-tu?...

MEZIAS, *à lui-même*. Mais cet autre jeune homme... Oh! non!... Lucienne eût été incapable de... Ce n'est pas elle! ce n'est pas elle!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *avec colère*. Oh! je le connaîtra! je le connaîtrai!...

SÉVERINE, *le prenant à part*. Que t'est-il arrivé?

HENRI, *bas à Séverine*. Je reviens de chez madame d'Elbée, elle était absente; vous lui annoncerez la visite de M. de Neufbourg : Il sort d'ici, me répond-on! Oh! demain je connaîtrai l'insolent qui a osé prendre mon nom.

ADOLPHE ET LUCIEN. Qu'as-tu donc, Henri?

HENRI, *de mauvaise humeur*. Rien... c'est bien fait. Voilà la première fois que le 1er septembre nous nous séparons. (*Apercevant Mezias.*) Des étrangers viennent nous interrompre. C'est bien fait, très-bien fait.

LUCIEN, *riant*. Oh! monsieur! figure-toi qu'il vient voir Adolphe, et ma mère de ce que j'ai eu le malheur de dire qu'il me plaisait en est devenue jalouse.

HENRI, *toujours furieux*. Eh bien, qu'il parte. (*A Mezias, durement.*) Monsieur, je ne sais le motif qui vous amène, mais je dois vous mettre au fait d'une petite particularité : tous les 1er septembre nous nous réunissons chez notre mère...

MEZIAS. Votre mère! madame est?...

HENRI. Ma mère, ma bonne mère; jamais personne n'est venu parmi nous ce jour-là. (*A lui-même.*) D'où vient qu'à l'aspect de celui-ci j'éprouve comme un pressentiment fatal. Sa figure, ce n'est pas la première fois que je la vois...

ADOLPHE. Fin finale, vous venez pour que je crêpe le crêpu, on le crêpera.

LUCIEN, *au duc, avec bonté*. Mon frère Henri vous a peut-être dit avec trop de rudesse... mais c'est un campagnard, il en a la brusquerie... (*A Séverine qui le prend en riant.*) Me voilà, mère!

HENRI, *à Mezias*. Mon Dieu, oui, monsieur, je suis brusque, mais franc; je n'ai pas voulu vous insulter, mais si cependant vous le jugiez ainsi...

SÉVERINE, *avec effroi*. Henri, Henri... viens ici, je le veux... (*A part.*) On dirait qu'une voix du ciel lui crie : Voici le meurtrier de ton père!...

MEZIAS. Allons, ce n'est pas Lucienne de Clémonville... ces trois fils... je suis abusé par une fatale ressemblance...

SÉVERINE, *le regardant*. Il semble me regarder avec mépris... qu'est-ce que cela me fait? eux, ils me restent du moins. (*Elle les tient embrassés.*) Vous m'aimez bien, mes enfants?

MEZIAS, *les voyant réunis*. C'est égal, cette femme est bien heureuse d'être aimée ainsi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MENDEZ, SOLIAC.

MENDEZ, *partant d'un éclat de rire strident*. Ah! ah! ah!

MEZIAS. Mendez!

SOLIAC, *à Mezias*. Ah! tu es venu, c'est bien. T'avais-je trompé?...

MEZIAS, *à Soliac*. Soliac, cette femme, mère de trois enfants?...

SOLIAC, *bas*. Il y a deux fils adoptifs, un seul lui appartient... Mendez m'a tout dit.

HENRI *à Lucien*. Lucien, voilà l'homme qui connaît le meurtrier de mon père.

SÉVERINE. Encore cet étranger, monsieur?

MENDEZ. Ma venue vous contrarie... Oh! je repars tout de suite. Je sais que c'est aujourd'hui le grand jour.

TOUS QUATRE. Vous savez?

MENDEZ *à Adolphe, lui remettant une carte*. Pour vous!

ADOLPHE, *étonné*. Pour moi!

MEZIAS, *bas à Mendez*. Vous connaissez cette femme, Mendez?

MENDEZ. Oui.

MEZIAS. Dites... dites... quelle est-elle?

MENDEZ, *haut*. Qui est madame? une brave et honnête ouvrière qui a travaillé toute sa vie pour élever ses trois enfants.

SEVERINE, *à part*. J'avais peur que cet homme mystérieux ne me connût!

MENDEZ, *la prenant à part*. J'ai été discret, Lucienne de Clemonville!

SEVERINE. Il sait tout... je suis perdue!

MENDEZ, *bas, lui remettant un billet*. Je le serai encore... mais exécutez le contenu de ce billet.

MEZIAS. Quoi! je ne saurai pas...

MENDEZ. Allons, Mezias, laissons cette heureuse famille.

SOLIAC, *bas à Séverine*. C'est moi qui vous ai envoyé ce protecteur, Séverine.

SEVERINE. Ah! c'est vous? Eh bien, je vous défends de remettre les pieds chez moi... sortez!

SOLIAC. Très-bien... j'ai de la chance!

MEZIAS. Ou Lucienne ou Severine, je reviendrai.

Mendez, après avoir fait à tous un signe d'intelligence, entraine le duc; Sodiac interdit les suit.

SCÈNE XI.

SEVERINE, HENRI, ADOLPHE, LUCIEN.

LUCIEN, *gaiment*. Fermons les portes et que des profanes ne nous dérangent plus. (*Passant près de Séverine, l'embrasse.*) Tiens, mère!

HENRI, *de même*. Et moi donc! (*Prenant son verre; ils choquent; à lui-même.*) Oh! demain, je connaîtrai et le nom du meurtrier de mon père, et l'audacieux qui s'est permis...

SEVERINE, *lisant le billet*. « Madame la comtesse d'Elbée prie mademoiselle Severine de se rendre chez elle. » Que peut me vouloir cette femme? Oh! j'irai!

ADOLPHE. Décidément elle en tient... Ordre d'aller dîner demain chez elle... On ira.

(Cette scène qui a commencé gaiement est triste; tous quatre semblent absorbés dans leurs réflexions, et disent à part :)

LUCIEN. A demain!

HENRI. A demain!

SEVERINE. A demain!

ADOLPHE. A demain!... au punch!...

ACTE IV.

—

Chez madame la comtesse Clotilde d'Elbée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, VALETS, DEUX HOMMES.

ADOLPHE, *à un valet*. Je vous dis que ça ne se fait pas, nom d'un chien! quand on invite les gens. .

LE VALET. Madame la comtesse a été forcée de sortir avec le chevalier de Mezias.

ADOLPHE. Je vous demande comme on a l'air bête quand on vient pour voir quelqu'un et qu'on est reçu comme ça!...

LE VALET. Madame a donné des ordres...

ADOLPHE. Rhum! eau-de-vie... elle veut me prendre par la douceur, on en profitera; mais on ne s'y laissera pas prendre. (*Il boit. Les deux hommes le saluent.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être; le cœur vous en dit-il?

L'HOMME. Je suis le tailleur que madame la comtesse...

ADOLPHE. Vous êtes le tailleur de madame la comtesse?

L'HOMME. Chargé de vous prendre mesure.

ADOLPHE. J'ai eu la bêtise de me plaindre de mon tailleur; la comtesse a pris la balle au bond... et... qu'est-ce que vous faites-là?

LE TAILLEUR, *prenant mesure*. Monsieur n'est pas assez serré... il faudrait...

ADOLPHE. Serré! plus souvent! pour me priver de la liberté de mes mouvements! serré! Une supposition, vous m'embêtez, je vous dis: Jouons un peu, je fais une feinte. (*Il le jette par terre.*) Si j'étais serré, j'aurais pas pu. (*A un autre.*) Qu'est-ce que vous voulez, vous?

L'HOMME, *saluant*. J'enseigne la manière de se présenter dans un salon, de figurer dans un quadrille.

ADOLPHE. En voilà une charge! voyons, farceur, il me semble que quand on entre dans un salon, on salue, on dit : Salut, messieurs, mesdames, et toute la compagnie.

L'HOMME. On se met d'abord à cette position, on tient son chapeau ainsi, on incline légèrement la tête, et...

ADOLPHE. Et on a l'air bête comme trois oies. Faut être soi. C'est comme quand je danse, c'est pas pour les autres, c'est pour moi. Tenez, par exemple, j'ai un pas que j'affectionne; celui-ci :

(Il danse.)

AIR :

Ce pas-là
Le v'là! le v'là! le v'là!
Hein! que d'élégance!
Quand je m' balance!
Ce pas-là
Le v'là! le v'là! le v'là!
Rien ne fait valoir ce mouvement-là!
Je me fiche d' la contredanse
Où l'on marche d'un air sérieux,
Où les femmes font de la décence,
Ferment la bouche et baissent les yeux.
Est-ce que ça peut s' comparer
A c'te superbe desinvoltance?...
Rien n'est plus beau dans la nature
Que l' pas que j' veux faire admirer!
Ce pas là! etc.

vous ne m'en feriez pas changer! c'est moelleux, gracieux, voluptueux... et chic! Tenez, mes enfants, buvons un coup et ne parlons plus de tout ça.

TOUS. Pourtant...

ADOLPHE. Si vous saviez combien j'ai peu de patience! allons, houp! le verre à la hauteur du menton; au troisième coup, feu! (*Tous, en riant, le verre en main, attendent le commandement.*) Une, deux. (*On entend l'équipage rentrer; chacun se retire effrayé au fond. Adolphe, sans s'en apercevoir, crie* :) Trois. (*Il boit.*) Eh bien? où êtes-vous donc, vous autres?

SCÈNE II.

ADOLPHE, MEZIAS, CLOTILDE.

CLOTILDE, *entrant*. Eh bien, alo... s, vous ne me quittez pas, venez auprès de ... moi chercher des consolations.

MEZIAS. Angélique créat... ure, j'accepte; car je souffre encore plus d... epuis quelques heures.

ADOLPHE. Tiens, ... on ne fait pas attention à moi. Je suis bête ... je tiens aux égards.

MEZIAS. Que ... vous êtes heureuse, charmante enfant, de ... passer ainsi votre existence à l'abri des pass... ions et des orages qu'elles suscitent!

CLOTILDE. Mezias, vous me jugez mal; vous me ... croyez insensible à l'amour comme à la haine. J'aime l'homme que j'ai choisi pour époux, et voilà un brave garçon qui prouvera un jour si je sais ce que c'est que la haine.

ADOLPHE. Oh! enfin, on daigne s'apercevoir que je suis là! c'est heureux!

CLOTILDE. Je vous fais mes excuses.

ADOLPHE. Je les accepte... Bonjour, vous! vous savez, vous me bottez. C'est vrai, il me botte... ce monsieur.. et le crépu, avez vous de ses nouvelles? Dînez-vous avec nous? je suis comme ça! je me mets à mon aise chez les gens qui me plaisent. Vous viendrez chez moi, à mon cinquième? vous savez, pas de façon, la clé est chez le concierge; fumez une pipe en m'attendant.

MEZIAS. Je suis ravi de vous plaire, mon ami! et si madame le permet, nous nous reverrons aujourd'hui.

CLOTILDE. Je compte sur vous, et j'espère vous faire connaître bien des choses intéressantes. A tantôt.

MEZIAS. A tantôt!

(Il donne la main à Adolphe.)

ADOLPHE. C'est bête; mais ça me fait un plaisir de lui toucher la main, à cet homme!

(Mezzias sort.)

SCENE III.

ADOLPHE, CLOTILDE.

ADOLPHE. Eh bien! et nous deux! c'est drôle, je suis embarrassé... quand il y a du monde, je fais de l'aplomb, et tout seul, j'ai l'air serin... Remontons-nous... Si bien, nous disions donc?...

CLOTILDE. Comme il regarde! fils d'une sœur aussi aimée que malheureuse, ton sort est assuré.

UN VALET, *annonçant*. M. de Neubourg.

CLOTILDE. Ah! bon; mon ami, ne quittez pas l'hôtel.

ADOLPHE. Que voulez-vous que j'y fasse? j'aime mieux revenir!

CLOTILDE. Non, restez; promenez-vous dans les jardins.

ADOLPHE. Venez un peu par ici. (*Au valet* :) Livrée, éloigne-toi!... (*La prenant à part.*) Je dois, dès le commencement, vous dire mon caractère. J'ai de la patience comme un chat qui s'étrangle...

CLOTILDE. Je vous en prie?

ADOLPHE. Ah! non, non; il ne faut pas prendre ces petits airs là avec moi; je finirais par faire ce que vous voulez: et jusqu'à présent, il n'y a que maman Severine qui ait eu ce pouvoir-là!

CLOTILDE. Justement, c'est d'elle que j'ai à vous parler.

ADOLPHE. Oh! alors, je reste.

CLOTILDE. Merci; oh! je suis bien heureuse!

ADOLPHE. Elle est heureuse! pauvre femme! (*Avec bienveillance.*) Je reste.

AIR :

Vraiment, je suis d'une faiblesse
Que l'on n' peut pas se figurer,
Une œillade, un' simple promesse
Me font tout d' suite chavirer.
Quell' chance! je l' dis du fond de l'âme
Que j' sois homme, sans me flatter,
Je n' saurais pas si j'étais femme
Comment m'y prendr' pour résister.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CLOTILDE, *puis* LUCIEN. (*Clotilde fait un geste au valet qui sort.*)

CLOTILDE. Je vais donc le voir, ce cher Henri!

LUCIEN, *entrant.* Madame!

CLOTILDE, *riant.* Vous voilà donc, monsieur le farouche, monsieur le sauvage! eh quoi! parce qu'il y a des étrangers ici. .

LUCIEN. Je ne suis heureux que lorsque je suis seul avec vous!

CLOTILDE. Eh bien, nous voilà seuls; asseyez-vous et causons comme toujours, monsieur Henri de Neubourg.

LUCIEN, *à part.* Henri de Neubourg!

CLOTILDE, *riant.* Vous rappelez vous? quand vous vous présentâtes à l'hôtel sous un nom supposé.

LUCIEN. Supposé...

CLOTILDE. Heureusement, j'étais avertie que vous étiez un original, qui ne viviez à Paris, malgré votre qualité, qu'en l'intimité de gens obscurs... que, grâce à vous, j'aime à présent sans les connaître... je me trompe, j'en connais déjà un.

LUCIEN. Que dites-vous?

CLOTILDE. Qui resserrera encore davantage les liens qui existent entre nous.

LUCIEN. Je ne vous comprends pas.

CLOTILDE. Et aujourd'hui, une autre personne; mais je veux vous laisser le plaisir de la surprise. (*Riant.*) Comme je vous ai deviné, hein? lorsque je vous dis : ne cherchez pas à prendre un nom supposé, monsieur de Neubourg; nos deux familles désirent cette union; mais si nous ne convenons pas, qu'aucune considération ne nous arrête, séparons-nous pour toujours.

LUCIEN. Clotilde!...

CLOTILDE. Mais il faut prendre un parti; l'ami de M. d'Elbée, qui s'enveloppe toujours de mystère, est depuis quelques jours à Paris; il me presse. Il m'a même dit vous avoir entretenu à cet égard.

LUCIEN. Moi?. .

CLOTILDE. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, Henri? Cette union ne plait pas à celle que vous appelez votre seconde mère, et qui a tant d'influence sur vous.

LUCIEN. Quelle idée!

CLOTILDE. Mais je le saurai. (*A part.*) Aujourd'hui même. (*Haut.*) Peut-être aussi ne m'aimez-vous plus?

LUCIEN, *avec transport.* Ne plus vous aimer!... être privé de vous voir serait un arrêt de mort!...

CLOTILDE. Un arrêt de mort!... quelle pensée!... ne sommes-nous pas maitres de nos volontés?...

LUCIEN, *tremblant.* Et quoi qu'il arrive, Clotilde, rien ne pourra nous séparer?

CLOTILDE. Rien!...

LUCIEN. Si l'un de nous... avait manqué de franchise envers l'autre?... si la naissance de l'un de nous...

CLOTILDE. Arrêtez!... (*A part.*) Il a appris que la veuve du comte d'Elbée était née d'une classe infime, et dans son orgueil de caste, peut-être...

LUCIEN. Vous ne répondez pas?...

CLOTILDE, *se levant avec dignité.* Si, monsieur. Je vais vous répondre avec franchise; car je crois avoir deviné. Monsieur de Neubourg, écoutez-moi, et après m'avoir entendue, pas un mot, pas une observation. Je vous laisserai une heure de réflexion. Si, dans une heure, vous n'êtes pas de retour, Clotilde vous plaindra; mais elle ne se plaindra pas, elle, forte de sa conscience!

LUCIEN. Mon Dieu!... qu'allez-vous m'apprendre?...

CLOTILDE. Madame d'Elbée, qui a l'honneur de vous recevoir, est née dans la classe ouvrière...

LUCIEN. Vous!...

CLOTILDE. Fille d'ouvrière, je restai en bas âge sous la tutelle d'une pauvre jeune sœur de seize ans; je me rappelle encore son doux et candide visage; ses doux baisers de sœur et de mère à la fois, et je n'avais que quatre ans!... puis, je vis ses beaux yeux noyés de larmes, ses traits pâlis par le chagrin. Puis, me voilà seule dans une petite chambre; j'entends autour de moi les mots de suicide, de mort, de suborneur; puis des plaintes, des rires moqueurs et... l'hospice!... oui, c'est là qu'on allait me conduire quand un noble vieillard me prend dans ses bras. Je me trouve bientôt dans de beaux appartements comme je n'en avais pas encore vus... et à dater de ce moment... Je ne vous raconterai pas ma vie de jeune fille... mon bienfaiteur, le comte d'Elbée, ne se démentit pas un seul instant. Je fus traitée comme sa fille... puis, un jour, il me fit venir auprès de son lit de mort... Chère enfant, me dit-il, tu as charmé les dernières années de ma vie, je veux assurer ton bonheur et ta fortune; je t'offre la main d'un mourant... Je me jetai à ses genoux en le priant de vivre toujours, de ne pas m'abandonner. Il sourit tristement à ces naïves prières; il ordonna notre mariage, et les cierges qui éclairèrent notre hymen éclairaient deux jours après son cercueil.

LUCIEN, *avec joie.* Quoi! vous êtes fille et sœur d'une ouvrière!..... (*A part.*) Quel espoir! ..

CLOTILDE. Dans une heure, monsieur de Neubourg; mais, puisque j'ai été forcée de dire ce que je suis, écoutez ma volonté : celui qui a causé la mort de ma sœur, existe; je le sais depuis quelques jours seulement; je veux que le séducteur de ma sœur soit puni!...

LUCIEN, *avec transport.* Ah! oui!... Clotilde! et vous pouvez compter sur moi; mais il faut que je voie mon frère .. oui. (*A part.*) Je dois instruire Henri de tout. Oh! Adieu Clotilde... Adieu, madame; je reviens!...

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

SEVERINE, UN VALET.

SEVERINE, *introduite.* C'est par ordre de madame la comtesse d'Elbée...

LE VALET. Je vais avertir madame la comtesse, attendez ici, ma brave femme.

SEVERINE. Vous traitez avec cette familiarité celle que votre maitresse daigne admettre dans son salon?... Allons, imitez l'urbanité de madame la comtesse; n'appelez pas cavalièrement ma brave femme! une personne qu'elle honore d'un entretien. Une autre fois, vous direz madame, au lieu de ma brave femme, j'en suis persuadée.

LE VALET, *interdit.* Madame, veuillez prendre la peine de vous asseoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SEVERINE, *seule.*

Madame la comtesse d'Elbée, que je ne connais pas, me faire venir à son hôtel, pourquoi? Ça ne peut être pour de l'ouvrage... elle veut sans doute prendre auprès de moi des renseignements sur Henry qui lui aura parlé de moi... Oh! fils de Gaston, je dirai tout ce que je pense de toi... et elle t'aimera! Mais pourquoi m'a-t-il caché qu'il l'a voyait souvent? Il est donc venu à Paris à mon insu? C'eût été bien mal! Oh! non. et je saurai... (*Soupirant.*) Allons! qu'il se marie, qu'il soit heureux; Adolphe et Lucien me resteront. Adolphe! pourquoi, depuis hier, le nom de Forter est-il prononcé? Voudrait-on me le prendre? Où serait-il plus heureux qu'avec moi? Et Lucien? Lucien, amoureux, et qui mourrait s'il n'était pas aimé! Oh! qu'on l'aime, mon Dieu! qu'on l'aime! Si tu n'as pas dans le monde la place que tu devrais y avoir, je t'ai fait donner une belle éducation, Lucien, et qui doit te faire arriver à tout! Si je cache le secret de ta naissance, c'est encore pour toi; car ma famille inexorable te repousserait! et, je te connais, tu tomberais dans le désespoir! Oh non! tu ne le sauras jamais... Il est connu pourtant. Cet étranger m'a dit... Oh! que va-t il se passer?... L'auteur de tous mes maux, que je revois après vingt ans! tous ces mystères qui m'entourent... Oh! que va-t-il se passer?

(Elle tombe absorbée.)

SCÈNE VII.

SEVERINE, CLOTILDE.

CLOTILDE. Oh! merci, madame, de m'avoir fait l'honneur...

SÉVERINE. Eh quoi! c'est vous qui hier...

CLOTILDE, *souriant.* Oui, c'est moi qui vous ai dit que M. de Neubourg me parlait souvent de vous... c'est moi qui étais à la recherche d'un certain Adolphe.

SEVERINE, *vivement.* Que lui voulez-vous, à mon fils?...

CLOTILDE. Du bien! rien que du bien. M'en voudrez-vous d'avoir voulu connaître la femme dont messieurs Henry et Adolphe ne parlent qu'avec un saint respect.

SEVERINE. Ainsi... Henry est venu souvent ici. madame?

CLOTILDE. Presque tous les jours.

SEVERINE, *à part.* Il était à Paris!... Henry! Henry! serais-tu ingrat?

CLOTILDE. Ainsi, vous ne me refuserez pas, lorsque je vous prierai de passer la journée avec moi et vos trois enfants.

SÉVERINE. Mes trois enfants?

CLOTILDE. Ne sais-je pas que vous avez aussi un troisième fils d'adoption, M. Lucien, je crois?

SÉVERINE. Oh! celui-là est mon fils, mon véritable fils.

CLOTILDE. Votre fils... madame.

SEVERINE, *baissant les yeux.* Le fils de Séverine. Permettez-moi de me retirer, si cet aveu doit altérer la bonne opinion que vous sembliez avoir de moi.

CLOTILDE. Non!... restez, brave et digne femme!

SEVERINE. Madame!

CLOTILDE. J'ai donc fait prévenir votre fils Lucien. Je me fais une fête de vous avoir tous quatre chez moi. (*A part.*) Car je ne doute pas que Henry...

UN VALET, *annonçant.* Monsieur de Neubourg.

CLOTILDE, *avec joie.* J'en étais bien sûre. Oh! l'aveu que je lui ai fait ne pouvait pas altérer son amour! Qu'il entre! qu'il entre!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN. Madame, il est de mon honneur de...

SEVERINE, *souriant.* Comment! Henry, tu... (*Reculant.*) Ah!

LUCIEN. Ma mère! perdu!... Je suis perdu!

CLOTILDE. Vous ne vous attendiez pas à cette surprise? Trouver ici votre mère adoptive!

SÉVERINE, *avec feu.* Sa mère adoptive!! moi?... je suis...

LUCIEN, *bas et vivement.* Par pitié, ma mère! tu me tueras!

SÉVERINE, *bas.* Oui. Je te comprends! je te tuerai, parce que je suis de ces mères dont on rougit! et moi qui étais fière d'être sa mère?! je disais hautement : C'est mon fils!

CLOTILDE. Qu'avez-vous?... Ah! je devine, oui... elle vous gronde. . Il parait, monsieur, que vous lui faisiez un mystère de nos entrevues; mais cette bonne Séverine, c'est elle qui a voulu que je l'appelasse ainsi.

LUCIEN. Où me cacher!

CLOTILDE. Cette bonne Séverine vous pardonnera...

SÉVERINE, *avec effort.* Oui, oui, je lui pardonne!

LUCIEN, *bas.* Ma mère, je venais tout lui avouer. et tiens, dans ce moment, si tu l'exiges...

SÉVERINE, *bas.* Taisez-vous! on vous chasserait comme un fourbe! vous succomberiez à cet opprobre, et je ne le veux pas, moi!... je vous aime plus que vous ne m'aimez, moi!... (*Haut.*) Madame la comtesse... je... mon Dieu! qu'est-ce que je voulais dire?... Je... j'ai... Est-ce que vous n'avez jamais éprouvé cela?... on a comme le cerveau vide... plus une idée .. plus un souvenir!

CLOTILDE. Souffririez-vous?... Je vais donner les ordres.

SÉVERINE. Non! non! n'appelez personne... je vais mieux! je n'ai plus rien!... Non, je n'ai plus rien, je n'ai plus mon fils, il me renie!

(Dispute au dehors.)

CLOTILDE. Qu'est-ce donc?...

SCENE IX.

Les Mêmes, HENRY, un valet.

HENRY, *entrant presque en même temps.* Je saurai bien dire moi-même ce que je prétends être.

LUCIEN, *atterré.* Henry!

SÉVERINE. Il est perdu!

CLOTILDE. Que voulez-vous, monsieur?..

HENRY. Madame, je me suis présenté hier chez vous... Je suis...

SÉVERINE, *s'efforçant de sourire.* Ah! tu as reçu l'invitation de madame.

HENRY. Toi, ici, ma bonne mère; eh bien! je ne suis pas fâché que tu sois témoin... un fourbe, un insolent...

CLOTILDE. Vous ne dites rien à votre frère? à M. Henry de Neubourg?

HENRY. De Neubourg?... Lucien!!

SÉVERINE, *vivement.* Eh bien, oui, ton frère, c'est ton frère, pas vrai? (*Bas.*) Henry! Lucien est bien coupable d'avoir pris ton nom... pardonne-lui!!

HENRY. Lui! Lucien!

CLOTILDE, *à Henry.* Monsieur Lucien, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'ai souvent entendu parler de vous à monsieur de Neubourg. Monsieur Lucien, votre main?

HENRY, *à lui-même.* Cette voix qui porte à l'âme... ce sourire... Oh! les anges doivent sourire ainsi; oui, je le sens, je l'aurais bien aimée, ou plutôt, étrange effet de notre organisation, je crois que je l'aime déjà. Ah! Lucien, qu'as-tu fait?

LUCIEN, *bas.* Je n'avais pas osé t'avouer... mais pour mon excuse, regarde; elle est si belle!

HENRY. Oh! oui! elle est bien belle... et je la disputerai à...

SÉVERINE, *suppliant.* Mon ami! mon fils!

CLOTILDE. Monsieur Lucien .. mon frère... Oh! vous m'appellerez de ce doux nom, puisque monsieur de Neubourg... Monsieur Lucien.. vous passerez la journée avec nous.

HENRY. Non, non, madame. . je venais même m'excuser auprès de vous... (*Avec effort.*) Aimez.. oh! aimez... mon frère... et moi.

CLOTILDE, *étonnée.* C'est singulier.

LUCIEN, *bas à Henry.* Tu pars?

HENRY. Oui.. car.. je craindrais que tu ne rencontrasses en moi un rival., et je ne veux pas, je n'oublierai jamais que tu es le fils de ma mère adoptive.

CLOTILDE. Vous ne voulez pas rester?

HENRY. C'est impossible. (*A part.*) Oh! pourquoi ai-je vu cette femme?

CLOTILDE. Mais en entrant ici, vous sembliez agité?

HENRY. Moi? je... non. (*Bas à Séverine.*) Oh! que je parte, ma mère.

SÉVERINE, *bas.* Merci Dieu te tiendr compte de cet effort.

HENRY *bas.* Tu as raison. (*Haut.*) Adieu, madame.

SCÈNE X.

Les Mêmes, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant brusquement.* Tiens, Henry.

HENRY, *avec effroi.* Tais-toi.

ADOLPHE, *étonné.* Qu'est-ce qu'il a donc? Tiens, m'man ici! Comment qu'ça fait, m'man?

SÉVERINE, *bas.* Tais-toi.

ADOLPHE, *étonné.* Elle aussi.

CLOTILDE, *haut.* Que dites-vous de ma surprise! M. Adolphe? Oh! je tenais à ce que vous m'aimassiez dès le premier abord, et j'ai pensé que le meilleur moyen était de vous réunir.

ADOLPHE. Oh! mes frères? c'est une bonne idée ça; eh! bien Cien, cien, tu ne dis rien à Adolphe?

LUCIEN. Je suis perdu.

CLOTILDE. Lucien? Henry vous voulez dire?

ADOLPHE. Non... lui... c'est...

SÉVERINE. Tais-toi.

CLOTILDE. C'est bien Henry, de Neubourg que?

ADOLPHE. Henri de Neubourg, le v'là, ça. c'est Lucien, le vrai fils à maman. Oh! le vrai, pas plus vrai que moi, au bout du compte, pas plus vrai que Henry, nous sommes tous trois ses enfants à cette bonne petite mère-là, pas vrai? ah! ça, qu'est-ce qu'ils ont donc, tous?

CLOTILDE, *allant à Lucien.* Monsieur, répondez, qui êtes-vous? Vous n'avez pu prendre un faux nom pour vous introduire chez moi.

LUCIEN. Grâce, grâce, madame.

CLOTILDE, *pleurant avec reproche.* Ah! monsieur!

ADOLPHE. Ah! ça, que se passe-t-il donc ici?

SÉVERINE, *bas.* Tu as tué ton frère, voilà tout.

ADOLPHE, *étourdi.* Moi j'ai?

CLOTILDE, *à Henry.* Et vous, monsieur, qui vous êtes prêté à cet odieux manége, je vous méprise.

HENRI. Moi! mais...

CLOTILDE, *à Lucien, pleurant.* Je vous aimais, monsieur, oh! je vous aimais du fond de l'âme, et je ne l'oublierai pas, partez, monsieur.. vous avez eu bien tort de me tromper.

(Elle sort en pleurant.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, *moins* CLOTILDE.

LUCIEN, *fou.* Chassé! chassé!

SÉVERINE. Lucien! Lucien! il ne m'entend pas!.. Lucien! mon enfant...

LUCIEN, *au désespoir.* Chassé! chassé!

HENRY. Voyons, Lucien écoute, nous pourrons faire croire à un mal,entendu..

SCÈNE XII.

Les Mêmes, MENDEZ.

MENDEZ. Monsieur Henry de Neubourg?

HENRY. Qui prononce mon nom?

MENDEZ. Suivez-moi, je vais vous faire connaitre le meurtrier de votre père.

HENRY. Enfin!!!

ADOLPHE, *à Henri qui sort.* Me diras-tu? il ne me répond pas.. et toi, ma mère?.. et toi Lucien?

LUCIEN, *au désespoir.* Chassé! chassé!

ADOLPHE. Vous ne voulez pas me répondre! eh! bien je vais savoir ce qu'il y a sans vous. J'vas la trouver! J'ai tué mon frère!! J'vas te la ramener! et elle te fera des excuses! où je la prive du bonheur de me revoir.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

SÉVERINE, LUCIEN.

SÉVERINE, *suppliant.* Mon Lucien?

LUCIEN, *assis, atterré.* Viens! Quittons cette demeure qui n'est pas faite pour moi, les enfants sans noms, on les chasse.

SÉVERINE. Lucien, mon fils! reviens de ton égarement!.. tu vois je ne t'accuse pas.. je...

LUCIEN, *avec explosion.* Ah! vous ne m'accusez pas! grand merci! pourquoi ne pas m'avoir jeté sur cette terre pour y être abreuvé d'opprobre et de mépris!. un nom, madame! il me faut un nom?

SÉVERINE. C'est à moi qu'il parle ainsi!.. moi, qui ai tant souffert pour lui!.. je n'avais pas épuisé toutes les douleurs!..

LUCIEN, *revenant à lui.* Mère! pardon... j'étais... j'avais.., le sang s'est porté au cerveau, et... pardon!

SÉVERINE. Ah! mon Dieu! vous me le rendez! ne t'excuse pas! c'est fini!.. voyons, reprenons notre sang froid! il ne s'agit pas de quitter ainsi la partie; il faut qu'elle t'aime, cette femme, malgré... mais quel moyen?. est-ce que je sais.. si, je le sais... c'est très-simple! il n'y a qu'à... tiens! les idées se croisent... s'entrechoquent.. que ça ne t'effraye pas! j'ai tant de moyens pour... J'en ai mille, je ne sais lequel choisir! tu conçois bien cela!.. je briserai tous les obstacles!

LUCIEN. Ah! si tu faisais cela?

SÉVERINE. Je le ferai!

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ADOLPHE, CLOTILDE.

ADOLPHE. Je vous déclare que je pars tout de suite, si ça ne vas pas mieux!

CLOTILDE, *mélancolique.* Vous? encore ici, monsieur?

LUCIEN, *tristement, à sa mère*. Tu vois, mère!... je sors, madame; mais au moins que je ne quitte pas cette maison en emportant votre haine et votre mépris... apprenez...

CLOTILDE, *émue, avec effort*. Rien, monsieur. N'oubliez pas que c'est... à la comtesse d'Elbée que parle le fils de mademoiselle Séverine.

SÉVERINE, *suppliant*. Ne l'humiliez pas davantage, madame, et ménagez sa mère! Si elle a commis une faute, n'est-elle pas assez punie!... Tenez, son enfant rougit d'elle.

CLOTILDE, *émue*. Assez, madame.

LUCIEN, *bas, timidement*. Pourtant.... l'aveu.... que vous me fîtes de votre naissance...

CLOTILDE, *avec fierté*. Maintenant, je suis comtesse, monsieur. L'honneur que m'a fait le comte d'Elbée en m'élevant jusqu'à lui, l'estime que sa famille m'a vouée... Je vous aimais, monsieur, mais vous eussé-je aimé plus encore, cette estime, je n'aurais pas voulu la méconnaître par une seconde mésalliance.

SÉVERINE, *avec explosion*. Ah! c'en est trop! relève le front, mon Lucien, cesse de rester courbé sous le regard méprisant de cette femme car toi aussi, tu es noble! un sang noble coule aussi dans tes veines, à toi!

TOUS. Que va-t-elle dire?

SÉVERINE. Écoutez! Près du Neubourg, vivait la famille la plus ancienne, la plus vénérée de la province. Une alliance était arrêtée entre cette famille et celle des Neubourg, lorsqu'un séducteur de profession s'introduisit dans cette honorable famille; le malheur y entra avec la séduction, car la trop crédule jeune fille fut abandonnée aussitôt après sa chute, et pour ne pas tromper l'honnête homme qui voulait lui donner son nom, pour ne pas livrer à la honte le blason si révéré de sa famille, quand elle sentit qu'elle était mère, elle écrivit à sa famille qu'une vocation l'appelait au couvent! et que, dans la crainte qu'elle ne s'y opposât, on ne connaîtrait jamais le lieu de sa retraite. Et une nuit, elle, noble, riche, élevée dans le luxe, partit pour Paris, à pied, sans un sou. Elle mendiait, hélas! puis elle travailla; puis, quand le moment de devenir mère sonna, elle se traîna à cet hospice qui est le refuge des pauvres mères et des mères pauvres! Là, des femmes, messagères de Dieu, vous présentent ce pauvre petit être qui vient de venir au monde, en vous disant: Gardez-vous votre enfant?..., si vous répondez ce mot, si affreux dans la bouche d'une mère: Non! on vous dit: Embrassez votre enfant pour la dernière fois! mauvaise mère! et vous ne le revoyez plus!

CLOTILDE, *à part*. Pauvre sœur! c'est ce qu'on t'a dit! et tu t'es tuée de désespoir!

SÉVERINE. Mais dans cette sainte maison, en opposition avec les préjugés du monde, on prodigue la plus vive et la plus intelligente compassion à celle qui sacrifie honneur, intérêt, pour garder près d'elle cette créature si chère à qui elle a donné la vie.

LUCIEN. Ma mère! ma mère! oh! pardonne-moi d'avoir été assez lâche pour rougir de toi, pardon! pardon!

SÉVERINE, *avec orgueil*. Oui, j'ai puisé dans mon cœur le courage maternel, j'ai élevé mon enfant, je n'ai jamais maudit son père!... C'était ma faute, pourquoi m'étais-je laissée tromper?.... Je ne voulus même pas passer pour veuve; je devais subir les conséquences de ma chute, et ceux qui souriaient en disant: Mademoiselle Séverine, je répondais: Eh bien! oui, Séverine qui a commis une faute; mais à qui Dieu pardonnera, car elle fut bonne mère.

ADOLPHE. Cré nom! qu'est-ce qui n'adore pas c'te femme-là?

SÉVERINE. Vous voyez bien, madame la comtesse, que mon Lucien a du sang noble dans les veines.

LUCIEN. Le nom, le nom de ton séducteur, mère?

SÉVERINE. Eh bien!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MEZIAS, MENDEZ.

MEZIAS. Je me rends à votre invitation, madame.

MENDEZ, *prenant Henry à part*. Je vous ai promis de vous faire connaître l'assassin de votre père: le voici!

HENRY. Lui!

MEZIAS. Encore cette femme!

CLOTILDE. Eh bien! notre réunion de famille vous effraye?

MEZIAS, *regardant Séverine*. Non, mais...

MENDEZ. Voulez-vous connaître l'assassin de Constance Fortier, votre sœur, le voilà.

CLOTILDE, *reculant*. Lui!

(Pendant que Henri va à Mezias, Clotilde va à Lucien.)

HENRY. Il faut que je vous parle, monsieur.

MEZIAS. A moi?

CLOTILDE, *bas à Lucien*. Je puis vous pardonner encore, vengez ma sœur!

LUCIEN. Son assassin?

CLOTILDE, *montrant le duc*. Le voici!

LUCIEN. Je le tuerai.

SÉVERINE. Oh! non, je ne lui ferai pas connaître son père, il le maudirait!

ADOLPHE. Le crépu m'embête, il a l'air d'un oiseau de mauvais augure; si je lui cassais une patte.

MENDEZ, *bas à Mezias*. Si vous avez un duel à mort, j'espère que vous me choisirez pour témoin, moi, votre meilleur ami.

MEZIAS, *étonné*. Un duel à mort! pourquoi?

MENDEZ. On ne sait pas, les nuages s'amoncellent et puis la foudre éclate sans qu'on ait le temps de se garantir.

CHŒUR.

Quel mystère effroyable.
Ici nous sentons tous
L'étreinte épouvantable
Du destin en courroux.

ACTE V.

Même jardin, même pavillon qu'au premier acte; mais un peu délabré, désolé.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENDEZ.

MENDEZ. Viendront-ils tous? Ce jour attendu depuis vingt ans, il est donc enfin arrivé... La comtesse d'Elbée va venir... Quant à Séverine, un faux avis l'a forcée de partir à l'extrémité de Paris. Pas de crainte qu'elle vienne ici... dans ce pavillon... La personne est à son poste; la voiture attend, et dans une heure je partirai vengé!

SCÈNE II.

MENDEZ, MEZIAS.

MEZIAS *entre avec une espèce d'égarement*. Je regrette, mon cher monsieur Mendez, que vous m'ayez assigné un rendez-vous ici, dans ce jardin où je n'avais pas mis les pieds depuis...

MENDEZ. Depuis qu'il ne sert plus à vos fêtes, monsieur de Mezias.

MEZIAS. Oh! ne me rappelez pas le passé...

MENDEZ. Pourquoi?... Oh! il fut témoin de fêtes bien brillantes! Vous souvenez-vous de celle que vous donnâtes un jour que vous étiez aux arrêts?...

MEZIAS, *embarrassé*. Il y a si longtemps!...

MENDEZ. Il y a, ma foi, vingt ans... non... attendez! vingt et un ans!... Oh! j'ai une mémoire effrayante...

MEZIAS. Vous m'avez prié de venir...

MENDEZ. Fête splendide et brillante qui se termina par du sang...

MEZIAS. Assez! assez!

MENDEZ. Ma femme assistait à cette fête. Elle était bien bien belle, hein?

MEZIAS. Je me rappelle confusément...

MENDEZ. Au milieu de vos nombreuses conquêtes d'alors, vous faisiez peu attention, et je vous en félicite, à la femme d'un ami.

MEZIAS, *s'efforçant de sourire*. Oui, je me souviens... je me souviens aussi que vous n'étiez pas jaloux; sans cela, votre épée serait venue au secours de votre honneur outragé!

MENDEZ. Mon épée?... Au Mexique, pour le motif le plus futile, pour un coup de coude, pour un pied seulement heurté, les duels sont terribles, sanglants comme les combats du jaguar ou du lion; mais un mari trompé ne se bat pas... Tuer ou se faire tuer sur le terrain?... Duperie... le Mexicain trompé garde sa femme auprès de lui, et, sans que la loi puisse l'atteindre, il savoure à longs traits le châtiment dont il frappe l'adultère qui meurt un jour à la peine... puis, après de longues années, il se trouve face à face avec l'amant de sa femme...

MEZIAS. Il le provoque enfin...

MENDEZ. Fi donc! il fait mouvoir tant de ressorts que l'homme qui s'est joué de son honneur, s'il a renoncé à son passé, s'il s'est réhabilité à ses yeux et à ceux des autres, se trouve tout d'un coup isolé; ses amis l'abandonnent, ses espérances s'évanouissent, il tombe quelquefois sous les coups d'un fils qui ignore qu'il frappe son père, et si ces combinaisons échouent il couronne le tout par un coup de poignard.

MEZIAS. Votre langage sinistre a quelque chose qui glace!...

MENDEZ. Vous?... qui vous glace! pourquoi?

MEZIAS. Je ne crains pas une épée maniée par un habile adversaire, et menaçant ma poitrine; mais le poignard!... Expliquez-moi donc pourquoi hier vous m'avez dit que, si un duel à mort m'était suscité...

MENDEZ. Je voyais ce jeune homme vous parler d'un ton menaçant...

MEZIAS. Ce jeune homme! quel est-il?...

MENDEZ, *indifféremment*. Un des fils de... cette ouvrière, je crois.

MEZIAS. Mais cette ouvrière... Oh! vous en savez plus long que vous ne voulez en dire...

MENDEZ. J'avais cru démêler une certaine ressemblance avec cette Lucienne de Clermonville.

MEZIAS. Oh! vous l'avez connue!...

MENDEZ. Je l'ai vue... seulement une minute. Oh! tenez, le jour où vous tuâtes Gaston de Neubourg...

MEZIAS. Assez! assez!...

MENDEZ. J'ai pris des renseignements. C'est bien une ouvrière.

MEZIAS, *à part*. C'était une illusion... (*Haut.*) Pourquoi m'avez-vous fait venir ici?...

MENDEZ. Vous le saurez bientôt... Oh! j'ai aussi mes petites surprises, moi.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MEZIAS, *seul*.

Ah! il y a vingt ans, ici... Que ce jardin est triste aujourd'hui... que ce pavillon est déla-

bré! c'est que tout doit finir ici-bas, les hommes et les choses… Décadence incessante! dégradation lente et implacable!… La mort instantanée ne vaudrait-elle pas mieux pour l'homme que sa déchéance périodique, son agonie de tous les jours, de toutes les heures!… oh! secouons ces tristes idées… ma jeunesse a été orageuse; mais je l'ai rachetée en faisant le plus de bien que j'ai pu… N'importe, il faut que je quitte la France… il faut que je m'étourdisse… les souvenirs me tuent… mais pourquoi me laisser seul en ces lieux?… Ils me glacent!… C'est là que ce noble Gaston de Neubourg!… non! je ne puis rester ici plus longtemps… je pars ..

SCÈNE IV.

MEZIAS, CLOTILDE, LUCIEN.

CLOTILDE. Monsieur de Mezias.

MEZIAS. Ah! vous voilà! vous êtes mon amie, vous!.. votre présence me fait du bien.

CLOTILDE. Mezias, vous disiez que je ne pouvais connaître la haine?.. vous allez en juger!.. vous aller juger si elle est légitime!

MEZIAS. Mon Dieu, madame la comtesse, l'expression de votre visage n'est plus la même.

CLOTILDE. Si vous aviez eu une sœur?.. si cette sœur trompée, par un infâme, s'était tuée de désespoir?.. qu'auriez-vous fait?…

MEZIAS. Tout le sang du coupable…

CLOTILDE. Moi, faible femme, je ne pouvais choisir cette vengeance. D'ailleurs, je ne connaissais pas l'auteur de la mort d'une sœur chérie…

MEZIAS. Quoi!… c'est de vous!… et vous le connaissez aujourd'hui?

CLOTILDE. Je le connais… chevalier d'Estaing, Constance Fortier était ma sœur…

MEZIAS. Constance Fortier!…

CLOTILDE. Chevalier d'Estaing, tout le mal que je pourrai vous faire, je vous le ferai!.. chevalier d'Estaing! il me semble que je vois ma sœur se lever debout, de sa couche de pierre, il me semble que sa voix fait vibrer les dalles muettes de la Morgue… et me crie : Venge-moi, sœur! venge-moi!…

MEZIAS. Constance Fortier! oh! si vous saviez combien son image me poursuit sans relâche! je voudrais au prix de tout mon sang…

CLOTILDE. Oui! de tout votre sang!…

MEZIAS. Et pourtant, le repentir le plus sincère…

LUCIEN, *timidement, à Clotilde.* Il se repent, madame…

CLOTILDE, *lui jetant un regard de mépris.* J'avais tort de compter sur vous! (*A Mezias.*) Chevalier d'Estaing, au revoir…

(Elle sort.)

SCENE V.

MEZIAS, LUCIEN.

LUCIEN, *à lui-même.* Ce regard de mépris!..

MEZIAS, *tombant sur un banc.* Oh! Constance Fortier!

LUCIEN, *allant à lui.* Duc de Mezias! j'aime madame la comtesse d'Elbée…

MEZIAS. Ah! vous ne me laissez pas seul, vous!… merci! merci, jeune homme… je ne sais pourquoi… mais la première fois que je vous vis, attiré vers vous par un mouvement irrésistible..

LUCIEN. Monsieur de Mezias, j'aime madame la comtesse d'Elbée, et je lui ai promis de la venger!

MEZIAS. Vous?

LUCIEN. Vos armes, monsieur le duc?

MEZIAS. Eh! quoi! malheureux enfant! vous voulez… vous entrez à peine dans la vie…

LUCIEN. Vos armes, monsieur le duc…?

MEZIAS. Votre jeunesse… ce courage… tout porte à vous aimer… Vous avez une mère pourtant!

LUCIEN. Ma mère!.. oh! quel nom venez-vous de prononcer?…

MEZIAS. Votre mort la réduirait au désespoir!..

LUCIEN. Pauvre mère! (*Secouant ses idées.*) Vos armes?

MEZIAS. Réfléchissez! j'ai une main fatale Tenez, là, à cette place, un homme, ainsi que vous, est venu me provoquer… il était jeune… il était brave… il se battait pour une noble cause, et pourtant mon épée…

LUCIEN, *au désespoir.* Eh! tant mieux, alors, si votre main est fatale, vous ne savez donc pas?.. je l'avais abusée… je m'en étais fait aimer sous le nom de Neubourg… et ce n'est pas par moi qu'elle a connu le mensonge. Elle m'a chassé, mais elle m'a fait espérer mon pardon si je la vengeais!… ah! battez-vous, monsieur, tuez-moi… mais qu'elle me pardonne!!

MEZIAS, *avec bonté.* Vous aviez trompé cette femme, dites-vous?.. vous étiez déjà coupable, et pour vous absoudre, vous voulez avoir sur la conscience la mort d'un homme qui ne vous a rien fait, lui!… si vous saviez les remords qu'on éprouve d'avoir tué un homme, même loyalement!… Vous avez sans cesse son regard attaché sur votre visage!… Il vous semble sentir son fer froisser votre fer… puis ce fer entrer dans le corps, puis la chute lourde d'un cadavre!… J'ai été duelliste, monsieur; j'avais votre âge!… oh! ne vous battez jamais si vous devez vivre aussi longtemps que moi… vivre avec des remords, ce n'est pas vivre…

LUCIEN. Mon Dieu! mais je ne suis pas un lâche pourtant, et je ne puis me battre contre cet homme!

MEZIAS. Vous n'avez pas de père, dites-vous! et vous voulez priver d'un fils qu'elle doit adorer, une pauvre femme qui a sacrifié sa vie, ses veilles à vous élever! jeune homme, je puis refuser de me battre… on ne suspectera jamais mon courage… et je refuse ..

LUCIEN, *au désespoir.* Mais elle me chassera encore!.. oh! battez-vous! monsieur, battez-vous, je vous en supplie!

MEZIAS. Non, monsieur…

LUCIEN. Je saurai bien vous y forcer… oh! je n'attendrai pas la réflexion, car si je m'écoutais.. elle l'a ordonné, suivez-moi!…

MEZIAS, *se contenant à peine.* Jeune homme! jeune homme!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRY.

HENRY. Chevalier d'Estaing, je suis Henry de Neubourg.

MEZIAS. De Neubourg!…

LUCIEN. Henry!

HENRY. Lucien! Ah! j'étais bien sûr que tu viendrais à mon appel. J'attends Adolphe. Si je meurs, que ce soit du moins entre vos bras, à tous deux.

LUCIEN. Non… c'est moi…

MEZIAS. Monsieur, votre père était un homme brave et loyal, sa mort pèse sur ma vie…

HENRY, *froidement.* Monsieur, vous le voyez, je suis sans colère, froid, impassible comme le juge qui prononce un arrêt de mort; mon père, avant de mourir, n'écrivit que ces mots : « Si « tu grandis, fils bien-aimé, je te défends de « venger ton père… » Mais moi, je veux lui désobéir et frapper son assassin…

MEZIAS. Oui, vous devez être M. de Neubourg, monsieur, car la première fois que je vous vis, je sentis par intuition que vous deviez me haïr!… (*Tristement à Lucien.*) Vous ne pouvez avoir un motif aussi légitime que monsieur, vous?.. Laissez-lui le triste honneur d'être mon bourreau.

HENRY. Je sais que vous êtes brave, monsieur, et que votre main est dangereuse…

MEZIAS, *avec feu.* Oh! elle le serait encore si je devais lutter contre celui qui a su déchaîner tous les orages sur ma tête : car tout doit partir de la même main… mais vous! pauvres jeunes gens… Oh! ne réveillez pas le lion endormi… Le réveil du lion est terrible!

LUCIEN, *à Henry.* Oh! je lis dans ses regards!… c'est la mort! Henry laisse-moi… je veux…

HENRY. La mort! Va-t'en, alors, Lucien… quand je devrais sans témoins…

SCENE VII.

LES MÊMES, MENDEZ.

MENDEZ. Sans témoins! j'ai offert à mon ami le duc de Mezias de lui en servir! et me voilà!..

HENRY, *étonné.* C'est vous, monsieur, qui m'avez fait connaître l'assassin de mon père, et vous l'appelez votre ami?

MEZIAS. Ah! c'est lui!..

LUCIEN. C'est vous qui avez dit à madame d'Elbée : C'est cet homme qui a causé la mort de votre sœur…. et vous lui servez de témoin ..

MEZIAS. Ah! c'est lui!!

MENDEZ, *froidement.* Oui, c'est moi!

MEZIAS. Alors, c'est avec vous que je veux…

MENDEZ, *de même.* Vous battre?.. Vous m'avez donc offensé?..

MEZIAS, *interdit.* Moi?…

MENDEZ, *froidement.* Non… je ne puis le croire .. vous étiez jeune, hardi, brillant; mais vous étiez un honnête homme. Vous me serriez la main… et celui qui serre la main d'un homme et qui cherche à lui enlever sa femme! sa femme qui est souvent le seul bien qui l'attache à la vie!… Celui-là peut être, suivant vos mœurs, un homme aimable, honorable et honoré!… Selon les nôtres, c'est un voleur et un malhonnête homme!

MEZIAS. Monsieur!…

MENDEZ. Croyez-moi, d'Estaing, acceptez! ou ces jeunes gens croiront que ces prétendus duels, qui ont rempli votre jeunesse aventureuse, sont un manteau à l'abri duquel vous cachez que vous avez peur!

MEZIAS, *les dominant du regard.* Ai-je résisté assez longtemps?.. (*A Lucien.*) Vengeur de Constance Fortier, je vous aimais! votre jeunesse?.. j'en avais pitié!..

LUCIEN. Vos armes, monsieur?…

MEZIAS, *avec force.* Qu'on m'en donne donc! Le lion a senti l'odeur du sang! recommandez votre âme à Dieu… Allons…

MENDEZ. Pourquoi pas ici?…

MEZIAS. Dans ce jardin.

MENDEZ. C'est sous ses arbres que M. de Neubourg a été frappé par vous.

HENRY. Mon père!… donnez-moi donc des épées, monsieur?…

MENDEZ. Je vais vous les chercher…

(A ce moment, on entend dans le pavillon l'air mélancolique du prologue.)

MEZIAS. O mon Dieu! ce souvenir! cette mélodie!…

MENDEZ. C'est celle que chantait ma femme le jour où M. de Neubourg… elle était bien belle, ma femme!… et elle est morte après

vingt ans de souffrances!... Ah! si vous m'aviez trompé!... mais non... (*A part.*) Mourir frappé par la main d'un fils, c'est mieux!... (*Haut.*) Voici des épées!...

MEZIAS, *égaré*. Vous le voulez!... mais c'est affreux! .. oh! demain... plus tard!... Dans mes yeux, du sang! oh! je souffre... il faut un autre témoin... monsieur ne peut suffire...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SÉVERINE, ADOLPHE, CLOTILDE.

SÉVERINE. Des témoins! je vous en amène.

HENRI ET LUCIEN. Ma mère!...

ADOLPHE. De quoi?..... on allait se battre sans moi?... je veux en être... Est-ce avec le crepu?...

MEZIAS. Encore cette femme!...

MENDEZ, *à part*. Cette femme m'arracherait-elle ma proie?

LUCIEN. Ma mère! ma mere! notre honneur est engagé!

SÉVERINE. Oh! je suis soucieuse de votre honneur, mon fils, vous le savez bien. Allons, Lucien, servez de témoin à votre ami d'enfance. C'est contre votre pere qu'il va se battre... qu'importe! votre frère ne doit pas y regarder de si pres.

LUCIEN. Mon pere!...

MEZIAS. Lucienne de Clémonville!...

SÉVERINE. Adolphe, sers de témoin contre M. le duc, c'est lui qui a séduit ta mère; tu feras des vœux pour Henri, j'en suis sûre... M. le duc n'est que ton père... qu'est-ce cela?...

ADOLPHE. Mon père...

SÉVERINE. Allons, messieurs, mesurez les épees... (*Silence.*) Eh bien, messieurs?...

LUCIEN, *à Clotilde*. Je renonce pour toujours à vous, madame... (*Allant lentement vers le duc.*) Vous avez fait le malheur de ma mère, monsieur; mais elle ne vous a jamais maudit devant moi; elle ne m'a jamais appris à vous maudire... elle a souffert et elle a pardonné. Je souffrirai de ses souffrances, mais je ne vous importunerai jamais de ma vue, et ainsi qu'elle, je vous pardonne!...

(Séverine lui prend la main.)

ADOLPHE, *allant au duc*. Je pourrais vous faire bien des misères; mais vous êtes mon pere... c'est pas que je vous aime; car les gens qui séduisent la mere et qui plantent-là les fils sont... mais dès l'instant que maman Séverine a pardonne, ousque je pourrais trouver un plus bel exemple?...

SÉVERINE, *les prenant dans ses bras avec orgueil*. Voilà comme je les ai élevés, monsieur le duc... oh! meprisez la mère; ils ne la mépriseront jamais, eux! Henri, quelques soient les torts de monsieur, n'oublie pas qu'il est le pere de tes deux frères, de tes amis.

HENRI. O mon pere! mon père! je ne puis pourtant pas...

MEZIAS. Ma tête se perd!... je suis fou!...

CLOTILDE, *émue, allant au duc*. Je vous quitte, monsieur... mais plus en ennemie; au nom de ma sœur, mon dernier mot est : Pardon!

MEZIAS. Ils ont eté tous malheureux par moi! et tous me pardonnent... (*Au moment où ils vont se retirer, il leur dit d'un ton d'autorite* :) Il faut qu'il y ait réparation, pourtant; attendez! attendez!... (*Il va lentement vers le pavillon, les dominant tous du regard. Tous se rendent sur le seuil du pavillon. Il se retourne, s'arrête, et dit avec autorité* :) Attendez!

(Il entre.)

MENDEZ, *à part*. Tous te pardonnent!... le Mexicain ne pardonne jamais!...

(Il entre dans le pavillon; on entend un grand cri.— Adolphe se précipite dans le pavillon. Mendez en sort pâle, mais calme, et jetant son poignard à terre.)

MENDEZ Vous êtes tous des lâches!... cet homme m'avait deshonoré! que satan ait son âme!...

TOUS. Courons!...

MEZIAS. Rassurez-vous, je crois que la blessure est légère; ce medaillon m'a protegé.

ADOLPHE. Le portrait de maman Séverine!... ça devait lui porter bonheur!

MEZIAS, *à Clotilde*. Sœur de Constance Fortier, mon fils vous aime!

TOUS. Son fils!...

MEZIAS, *prenant la main de Séverine*. Le duc et la duchesse de Mezias vous conjurent de lui accorder votre main...

HENRI. Henri de Neubourg intercède pour son frere!

ADOLPHE. Acceptez, tantante; car c'est tantante.

LUCIEN. Mon frère, tu seras mon oncle.

(Clotilde laisse tomber sa main dans celle de Lucien.

Elle a accepté, tantante. A Mendez le crêpu, l'assassin; courons!

TOUS. Courons!

MEZIAS. Arrêtez!... à mon tour, moi aussi je pardonne!...

FIN.



PARIS.— TYPOGRAPHIE DE WALDER RUE BONAPARTE, 44.